

choisir



revue culturelle
n° 623 – novembre 2011

Les bénévoles
dans le vent



Ne pas tuer l'espoir

*Suspendue à la montgolfière de l'âme
Ma foi dérive de courant en courant
Et vacille comme la flamme
Que taraudent les taloches du vent ;
Ma raison se brise sur l'écueil du mystère
Le flot, rejeté par les falaises côtières,
Ne peut s'échapper de la mer.*

*Croire à l'étincelle sous la cendre,
A l'hirondelle resurgie de ses méandres,
Faire de l'idée de sa tombe
Une vague de paix,
De l'instant qui succombe
Une larme de pluie à la soif de la forêt.*

*Savoir ouvrir la fenêtre du ciel,
Savoir déceler les signes et les appels,
Savoir que la vie allume avec nos corps
Un grand feu de douleur
Dont l'offrande de chaleur
Se perpétue à travers la mort.*

*Ne pas tuer l'espoir
Où tout un monde vient boire,
Ne pas être la ruche exécutant sa reine,
Ne pas être le vide aux vasques des fontaines,
Ne pas être le cœur où danse le vertige,
Mais comprendre que nous sommes la tige
D'une éternité sereine.*

Luc Vuagnat
in *Les Eclats de l'Emoi*



choisir

n° 623 - novembre 2011

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Fred de Noyelle/GODONG
Parc éolien, Picardie
p. 11 : OR/PPP/CIRIC
p. 17 : P. Razzo/CIRIC
p. 22 : Net'Léman - OMYP
p. 30 : Mario del Curto
p. 34 : Paul Biriukov

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

| | | |
|---|---|-----------|
| | Editorial | 2 |
| Bientôt un «hiver chrétien» | <i>par Albert Longchamp</i> | |
| | Actuel | 4 |
| | Spiritualité | 8 |
| Se réjouir de ce qui est | <i>par Bruno Fuglistaller</i> | |
| | Eglise | 9 |
| L'Allemagne et le pape | <i>par Andreas R. Batlogg</i> | |
| | Eglises | 15 |
| Que sont nos paroisses devenues ? | <i>par Charles Hussy</i> | |
| | Société | 19 |
| Précieux comme l'argent. Le bénévolat | <i>par Lucienne Bittar</i> | |
| | Société | 21 |
| Le bénévolat, une transgression. Une interview | <i>de Daniel Strassberg par Matthias Wyssmann</i> | |
| | Société | 25 |
| La maison de Tara | <i>par Lucienne Bittar</i> | |
| | Théâtre | 29 |
| Histoires de famille(s) | <i>par Valérie Bory</i> | |
| | Cinéma | 32 |
| Vacance romaine | <i>par Guy-Th. Bedouelle</i> | |
| | Lettres | 33 |
| Léon Tolstoï. La chair, la gloire et l'Evangile | <i>par Gérard Joulé</i> | |
| | Livres ouverts | 37 |
| Prêtres et célibat | <i>par Albert Longchamp</i> | |
| | Livres ouverts | 38 |
| Réinventer l'Eglise | <i>par Jean-Bernard Livio</i> | |
| | Livres ouverts | 39 |
| Au service de l'unité | <i>par Monique Desthieux</i> | |
| | Chronique | 44 |
| Les marrons de la colère | <i>par Gladys Théodoloz</i> | |

Bientôt un « hiver chrétien »

« Il faut refuser toute légitimation de la violence, que cette légitimation lui vienne d'une raison d'Etat absolue ou d'une philosophie totalitaire. » Ces propos d'Albert Camus, datés de 1948, en plein débat sur la peine de mort, sont toujours d'actualité, comme l'a rappelé l'exécution de Troy Davis, le 22 septembre dernier, en Georgie. Nous pouvons même ajouter « les religions » aux organes de légitimation de la violence énoncés par Camus, qu'il s'agisse de leurs pratiques légales (lapidations, etc.) ou de leurs conflits fratricides.

La peur des chrétiens, notamment, grandit chaque jour dans un Proche-Orient en ébullition. Les sept moines de Tibhirine, massacrés en Algérie le 21 mai 1996, furent l'an passé les héros d'un film remarquable, mais les pouvoirs politiques continuent à « pieusement » se taire sur les auteurs d'un acte destiné à terrifier la présence chrétienne en terre d'islam. Mais dois-je rappeler aux mémoires oubliées les assassinats de prêtres et de militants pacifistes par les très catholiques mafias latino-américaines ? Comment ne pas évoquer, une nouvelle fois, l'assassinat de Mgr Oscar Romero au Salvador, le 24 mars 1980, en pleine messe, ou la mort de six jésuites et de deux de leurs collaboratrices, dont une adolescente de 15 ans, fusillés durant la nuit du 16 novembre 1989 dans ce même pays ? Des crimes aujourd'hui encore impunis, alors que leurs responsables sont parfaitement connus. Pour comble de tristesse, permettez-moi d'ajouter la dénonciation faite par des « espions » aux autorités romaines, parce que j'avais osé prononcé les noms de ces martyrs dans la Prière eucharistique, lors d'une Messe solennelle en l'église des jésuites à Lucerne, le 29 avril 2007, donc sous le règne de Benoît XVI. Même l'Eglise, hélas ! plie sous le poids de la vérité.

« Dans un monde où l'on s'emploie à justifier la terreur », comme l'affirmait encore Camus, il faut refuser toute tentative de fanatisme et se mettre à l'écoute des vraies « indignations » qui doivent nous mobiliser. Le Père Ignacio Ellacuria, la figure la plus recher-

chée par les assassins des jésuites de San Salvador, nous invitait à chercher un nouveau langage pour interpréter le monde actuel et à faire nôtre « le destin tragique des personnes assassinées ou disparues ». Ce religieux passionné par la cause de la justice sociale nous pressait de garder les yeux fixés « sur le Dieu de la vie, le Dieu des pauvres, et non sur des idoles qui secrètent la mort et le néant ».

Nous n'avons pas oublié notre devoir, mais nous sommes par moments saturés de violence. D'où, entre autres, notre relative mais réelle indifférence au destin des chrétiens en difficulté. Nous restons sceptiques, par exemple, lorsque l'Union égyptienne des droits de l'homme signale le départ, depuis le mois de mars dernier, de 100 000 chrétiens coptes, chassés de leur pays par la peur. Or il est indéniable que « la chute de Hosni Moubarak n'a pas conduit à la paix confessionnelle [en Egypte]. Les violences récurrentes, dont le rythme s'accélère, semblent même suggérer l'inverse », souligne Michel Audétat dans Le Matin Dimanche.¹ Et de poser clairement la question : « Un hiver chrétien va-t-il succéder au printemps arabe ? »

Il est trop tôt pour répondre, mais à nous d'agir pour qu'il ne soit pas déjà trop tard. Une assemblée telle que la rencontre d'Assise du 27 octobre dernier (dans la foulée du premier rendez-vous lancé en 1986 par Jean Paul II aux autorités religieuses mondiales dans la ville de saint François) n'est pas un spectacle, mais un urgent examen de conscience impliquant notre solidarité, à nous chrétiens, avec nos frères et sœurs en danger. Pacifier les relations entre les religions, et surtout entre chrétiens et musulmans, n'est pas seulement un enjeu religieux. Il y va de la survie d'un christianisme apaisé, dans un monde tolérant, libéré de la crainte de la violence. Est-ce là un vœu insensé ? Dans les temps barbares, les martyrs semblaient avoir perdu leur vie en vain, mais nous savons qu'ils ont eu malgré tout raison « au milieu du silence et des charniers » (Camus). Et nous sommes invités, depuis Jésus, avec lui et selon le courageux message du Père Ellacuria, « à porter le fardeau du réel comme une croix ».

Albert Longchamp s.j.



1 • Lausanne, 16.10.11, pp. 12-13.

■ Info

Diagnostic préimplantatoire

Dans une lettre adressée le 27 septembre 2011 au conseiller fédéral Didier Burkhalter, la Conférence des évêques suisses (CES) a pris position contre l'autorisation du diagnostic préimplantatoire (DPI) (modification de l'art. 119 de la Constitution et de la loi sur la procréation médicalement assistée).

« Les évêques comprennent la souffrance et l'angoisse des couples qui se savent transmetteurs d'une maladie génétique », écrivent-ils dans leur *Position de principe*. Ils reconnaissent que la société leur doit une réponse de solidarité et aussi un progrès technologique. Mais le DPI, selon eux, est une « fausse solution » car il « induit une sélection qui élimine les embryons jugés potentiellement porteurs d'une maladie grave ».

La CES rappelle que le Conseil fédéral a admis que « l'approbation du DPI n'est certainement pas compatible avec l'hypothèse selon laquelle les embryons jouissent de façon illimitée de la dignité humaine ». Dans ce cas, relève les évêques, « les tenants du DPI doivent fournir la preuve que l'embryon humain n'est pas une personne. Dans le doute sur la nature de l'embryon, le principe de précaution s'applique. »

Pour la CES, cette modification de la Constitution ouvre « la voie de l'instrumentalisation ». « L'embryon n'est plus respecté pour lui-même, mais transformé en objet. » En autorisant le DPI, la Suisse s'acheminerait sur une pente glissante. Les pays qui l'ont admis pour des cas exceptionnels ont tôt ou tard élargi les barrières fixées, jusqu'à proposer la sélection de qualités spécifiques pour l'enfant (« bébé médicamenteusement »).

Les évêques ont en outre réaffirmé que « la santé ou l'épanouissement d'une personne ne dépend pas uniquement de l'intégrité de son bagage biologique ».

Pour sa part, le Parti évangélique suisse (PEV) s'est aussi officiellement prononcé contre le DPI. Son président Heiner Studer a déclaré que « tout ce qui est scientifiquement possible n'est pas éthiquement justifiable ». Le PEV se dit conscient de l'étrangeté de la législation actuelle qui interdit les examens avant l'implantation dans le ventre maternel (DPI) mais les permet après l'implantation grâce au diagnostic prénatal (DPN). Il ne s'agit pas pour autant, selon le parti, d'adapter la protection de l'embryon dans l'éprouvette à la protection aléatoire du fœtus dans le ventre maternel. C'est plutôt la pratique actuelle du DPN, et des IVG possibles qui s'en suivent, qui doit être réévaluée.

(com./apic./réd.)

■ Info

Dynamique Eglise scandinave

Selon les estimations des évêques de Scandinavie, réunis en septembre dernier à Paderborn, en Allemagne, les sept diocèses du Danemark, de Suède, de Finlande, de Norvège et d'Islande comptent aujourd'hui 430 000 catholiques. Grâce à l'immigration, aux réfugiés, à des conversions et à des baptêmes, l'Eglise catholique est en croissance dans tous les pays scandinaves. La prélature de Trondheim et Tromsø, en Norvège, a même vu doubler l'an passé le nombre de ses catholiques.

Résultat, la plupart de ces diocèses manquent de prêtres, de lieux de culte et de rencontre, en particulier pour les Lituanais, les hispanophones et les fidèles des rites catholiques orientaux. Un autre aspect de ce dynamisme catholique est la renaissance d'anciens pèlerinages, comme Trondheim ou Vadstena (Suède), qui reçoivent plus de pèlerins que jamais depuis la Réforme au XVI^e siècle. Quant aux couvents et monastères, ils sont devenus des lieux d'importance pour la collaboration œcuménique.

Une rencontre avec des évêques luthériens est prévue à l'occasion de la prochaine assemblée de la Conférence des évêques de Scandinavie, en mars 2012, à Copenhague. Le cardinal suisse Kurt Koch, président du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens, devrait y prendre part. (apic/réd.)

■ Info

Théologie en ligne

Le Conseil œcuménique des Eglises (COE) et Globethics.net ont lancé, le 23 septembre dernier, la Bibliothèque numérique mondiale de théologie et d'œcuménisme. La GlobeTheoLib contient plusieurs centaines de milliers d'articles, de documents et d'autres ressources académiques, auxquels tout utilisateur peut accéder gratuitement par Internet (www.globethics.net/gtl). L'objectif est de remédier au déséquilibre mondial en matière d'accès aux documents de recherche en théologie et dans les disciplines connexes. « Le temps est venu de lancer un nouveau modèle de partage œcuménique des ressources théologiques, afin de préparer le christianisme mondial au XXI^e

siècle », a déclaré le pasteur Olav Fykse Tveit, secrétaire général du COE.

GlobeTheoLib utilisera de nouveaux modèles numériques d'échange d'information, afin de donner davantage de visibilité et d'accessibilité aux voix et ressources théologiques des pays du Sud, par-delà les limites nationales, culturelles et confessionnelles. Elle utilise la plate-forme électronique de Globethics.net, une organisation basée à Genève, qui contient plus de 650 000 documents en version intégrale dans sa Bibliothèque numérique mondiale d'éthique. (WCC/réd.)

■ Info

Théologie de l'enfant

Alors que 2.2 milliards de personnes dans le monde sont des enfants, les Eglises, tant du Sud que du Nord, ignorent souvent ceux-ci dans leurs ministères. Le Programme de formation théologique œcuménique du Conseil œcuménique des Eglises (COE) tient donc à souligner la nécessité d'une théologie de l'enfant et le grand potentiel des enfants dans la mission chrétienne.

Une conférence théologique sur les enfants, intitulée *Now and Next*, s'est ainsi tenue à Nairobi en mars dernier. Les participants y ont discuté des implications de la théologie de l'enfant dans la mission de l'Eglise. Comme l'a déclaré le pasteur Dietrich Werner, responsable du Programme de formation théologique œcuménique du COE, « les enfants ont le droit d'être instruits de Dieu, le droit d'apprendre à connaître le Christ. Les enfants ont besoin de ressources spirituelles, de symboles et de récits qui les préparent à assimiler les expressions fondamentales d'espé-

rance, d'amour et de confiance indispensables à leur développement. »

Le pasteur Werner a aussi souligné que la théologie de l'enfant est un important domaine de collaboration entre milieux évangéliques et œcuméniques. Le mouvement des *Ecoles du dimanche* fut d'ailleurs l'une des premières entreprises œcuméniques. Et d'espérer que les préoccupations du mouvement de la théologie de l'enfant figureront en bonne place dans le processus de préparation de la dixième Assemblée du COE, qui se tiendra à Busan, Corée du Sud, en 2013. (WCC/réd.)

■ Info

Tanzanie : protection des mineurs

Les autorités tanzaniennes ont lancé un programme national portant sur la prévention et la réponse à la violence contre les enfants (abus sexuels et physiques, mais aussi émotionnels tels que menaces d'abandon ou de mort). La violence sexuelle à l'encontre des mineurs est un véritable fléau dans le pays : 30 % des filles et 13,4% des garçons sont violés au moins une fois avant leur 18 ans.

La Tanzanie a été le premier pays d'Afrique à effectuer une enquête sur la nature et la portée de la violence contre les enfants. Les résultats de la recherche montrent que les auteurs de violences sont majoritairement les parents, les tuteurs, les membres de la famille et les enseignants.

Le programme gouvernemental consiste en un plan multisectoriel permettant d'améliorer les initiatives visant à rompre le silence autour de la violence contre les enfants, à adopter d'autres initiatives dans les secteurs de la santé,

de l'instruction, de la lutte contre le sida, de la magistrature et de la police. Les forces de police ont déjà mis en place des guichets réservés aux enfants dans l'ensemble du pays. Le Ministère tanzanien de l'instruction s'est aussi engagé à garantir un accès égal aux études à tous les enfants, interdisant tout type de châtement corporel dans les écoles. (zenit/réd.)

■ Info

Terres du Sénégal

Réunie en septembre en assemblée générale à Ziguinchor (Sénégal), l'Union du clergé du Sénégal (UCS) s'est élevée contre l'expropriation des terres par des promoteurs étrangers. Selon la presse locale, des milliers de m² de surfaces cultivables leur sont dévolus, une pratique de plus en plus courante (cf. **Jean-Claude Huot**, « Terres convoitées », in *choisir* n° 610, octobre 2010, pp. 25-28, ou sur www.choisir.ch). Cela concernerait 16,45 % des terres de la région de Louga, au nord du pays, selon les chiffres avancés par Amadou Kanouté, directeur exécutif de l'Institut pour la citoyenneté, les consommateurs et le développement. (apic/réd.)

■ Info

Inde : prévenir la violence

Plus de 4000 épisodes de violence en quatre ans, 648 morts et 11 000 blessés dans 24 Etats de la Fédération indienne : tels sont les chiffres que les évêques indiens ont diffusés, le 23 septembre 2011, concernant la violence à l'encontre des minorités religieuses dans le pays.

Des chiffres qui devraient permettre de défendre le projet de loi nationale visant à prévenir la violence intercommunautaire et à sauvegarder les minorités ethniques, religieuses et culturelles en Inde.

Selon le porte-parole de la Conférence épiscopale indienne, le Père Babu Joseph Karakombil, le document *Prevention of Communal and Targeted Violence Bill 2011* entend créer un cadre législatif sûr, « afin de prévenir, de contrôler et de bloquer la violence sectaire qui a causé tant de souffrance à la nation au cours de ces dernières années ».

Le projet de loi est appuyé par le gouvernement fédéral et est soutenu par les évêques indiens. Il prévoit assistance et dédommagements pour les victimes. Les églises, les communautés religieuses minoritaires et les organisations de défense des droits de l'homme y voient un « instrument utile pour construire l'harmonie et la paix sociale en Inde ». En revanche, le Baratiya Janata Party, parti nationaliste hindou, partisan des mouvements extrémistes hindous auteurs des violences, y est opposé.

(apic/fides/réd.)

communié d'Harare et supporter de Robert Mugabe, et son remplaçant Chad Gandiya. Des anglicans fidèles à Gandiya ont été arrêtés, battus et expulsés des églises par la police, forçant les fidèles à suivre des messes en plein air.

Dans son discours, Rowan Williams a estimé que les ressources naturelles de l'Afrique avaient éveillé la cupidité des colonialistes et des impérialistes. Une malédiction pour les personnes tuées et les communautés détruites « dans la lutte pour des diamants qui seront à jamais marqués par le sang des innocents. (...) Pour une longue période, une classe dirigeante anxieuse s'est accrochée au pouvoir au détriment des indigènes, de leur dignité et liberté politique. Il est tragique qu'une telle situation ait été remplacée par un autre type d'anarchie, où tant de personnes vivent dans la peur d'une attaque si elles ne répondent pas aux attentes des puissants », a dénoncé l'homme d'Eglise.

(apic/réd.)

Une communauté éprouvée

■ Info

Zimbabwe : décapant Rowan Williams

Rowan Williams, archevêque de Cantorbéry, a dénoncé devant 15 000 personnes, à Harare, le 9 octobre passé, la cupidité et l'anarchie qui règnent dans le pays.

L'Eglise anglicane locale est actuellement la proie d'une lutte dévastatrice entre Norbert Kunonga, évêque ex-



Se réjouir de ce qui est

Tant de choses ne vont pas comme elles devraient. Dans nos vies, dans notre monde, tant de raisons de ne pas être satisfaits. Voilà quelque temps, j'ai reçu une retentissante leçon d'optimisme. Cette « rencontre » a changé certaines de mes certitudes, mais m'a aussi mis devant un abîme d'humilité.

Je suis tombé sur un article relatant l'histoire d'une personne qui avait depuis peu reçu un diagnostic sévère. Sa vie avait déjà changé et les perspectives d'avenir auguraient d'une évolution dont l'issue serait fatale. Cette personne savait qu'elle n'était plus la même et qu'elle allait même oublier qui elle était... Au fil de ma lecture, je me suis dit qu'en perdant jusqu'à la conscience d'elle-même, cette personne, allait vraiment être privée de tout et que la vie, décidément, était injuste... Peut-on être privé d'être soi et déjà le savoir ? Dieu peut-il laisser quelqu'un se faire dépouiller à ce point ?

Si l'article en était resté là, il m'aurait dévasté, ne me laissant qu'avec des questions sans réponses et surtout le sentiment d'une formidable iniquité. Mais cette personne a parlé de sa situation. Elle a dit qu'en effet elle ne se souvenait plus vraiment de sa vie passée, de ce qu'elle avait fait la veille, mais que les autres lui disaient qu'elle avait été une bonne personne et qu'elle avait réalisé de belles et bonnes choses dans sa vie. Et qu'elle était reconnaissante d'avoir eu une belle vie, même si

elle ne s'en souvenait plus. Qu'elle était reconnaissante d'être entourée de gens qui l'aidaient à prendre aujourd'hui la vie comme elle venait. Qu'elle appréciait chaque instant et ne vivait plus qu'au présent en remerciant d'être là. Hier appartenait à hier et demain à demain. Seul comptait « maintenant ».

Alors je me suis dit que cette personne, aussi dépouillée qu'elle fût de ce qui me semble faire la qualité d'une vie, vivait peut-être plus intensément que moi. Et qu'elle avait une capacité d'émerveillement et de reconnaissance qui me dépassait totalement. Elle était capable de vivre tellement dans le présent, sachant qu'il lui échappait chaque jour un peu plus, que l'avenir et le passé ne constituaient plus ni aigreur ni menace.

J'ignore où elle en est aujourd'hui, mais elle « qui s'oublie », que la maladie prive de tout, m'a donné une formidable leçon de liberté. J'ai encore beaucoup à apprendre...

Bruno Fuglistaller s.j.

L'Allemagne et le pape

●●● **Andreas R. Batlogg s.j.**, Munich
 Rédacteur en chef de « Stimmen der Zeit »
 et directeur des Archives Karl-Rahner

Le pape vit à Rome depuis 30 ans. Il a donc trouvé une Allemagne entièrement différente de celle qu'il avait quittée comme archevêque de Munich et Freising (1977-1981) et connue alors qu'il était professeur de théologie à Freising, Bonn, Münster, Tübingen et Ratisbonne. « Plus de défections que de baptêmes », affichait une manchette à la veille de la visite de Benoît XVI. Au cours des vingt dernières années, l'Eglise catholique du pays a perdu en effet plus de trois millions et demi de fidèles en raison de transformations démographiques, mais aussi à cause de ceux qui l'ont quittée. Au cours de la seule année 2010, ce sont 181 193 catholiques, un record absolu, qui sont sortis de l'Eglise, pour la plupart d'ailleurs en Bavière, région très marquée par le catholicisme. Le nombre des mariages, de même que celui des ordinations, a massivement diminué. Tous ces phénomènes sont-ils dus à la « dictature du relativisme », formule privilégiée par le pape depuis le conclave ?

Réalités allemandes

L'Allemagne est devenue un pays de la « piété des étapes de la vie ». Le lien avec l'Eglise s'amenuise rapidement. Moins des deux tiers de la population appartiennent désormais à l'une des deux grandes Eglises du pays,² et sur les 24 millions de catholiques ou protestants, ceux qui quittent leur Eglise sans bruit sont de plus en plus nombreux. Le revenu de la redevance ecclésiastique n'est pas le seul déficit : les talents, l'engagement, les idées (notamment de réforme), en un mot ce que l'on appelle communément le « capital humain », se font rares.

A Berlin, le pape a rencontré le président de la République fédérale, le catholique Christian Wulff, divorcé et remarié, la chancelière Angela Merkel (CDU), fille de pasteur, également divorcée et remariée, et le bourgmestre de Berlin Klaus Wowereit (SPD), premier homme politique important à s'être publiquement déclaré homosexuel. Les catholiques fondamentalistes ou réactionnaires sont les seuls à s'indigner face à de telles « situations », mais ils nient purement et simplement la réalité allemande ! Wulff, dès l'accueil protocolaire au château de Bellevue, la résidence présidentielle, a interpellé le pape, disant tout haut ce que beaucoup ont sur le cœur : « Dans

La visite de quatre jours (du 22 au 25 septembre) du pape en République fédérale allemande, organisée avec une minutie toute germanique, a été un événement médiatique de premier ordre dans le pays.¹ Benoît XVI, lors de son audience générale du 28 septembre, l'a décrite comme « véritablement une grande fête de la foi ». Le pape a fait bella figura durant ce voyage officiel et a réservé plus d'une surprise au pays de la Réforme. Pourtant les avis divergent sur sa démarche et sont même parfois diamétralement opposés.

1 • Le gros titre du *Bild* du 20 avril 2005, à l'occasion de la première élection d'un pape allemand depuis plus de 500 ans, a refait surface : « Nous sommes pape. »

2 • Sur une population de 81 millions d'habitants, 30% sont catholiques, les fidèles des différentes Eglises protestantes représentent un deuxième tiers, le dernier étant constitué par les orthodoxes, les musulmans, les juifs et les sans religion. (n.d.l.r.)

quelle mesure [l'Église] traite-t-elle avec compassion les ruptures qui surviennent dans la vie des gens ? Traite-t-elle de la même manière les ruptures de sa propre histoire et les abus commis par ses responsables ? » Le pape a répondu par un discours préparé, sans réagir directement aux diverses questions posées, parmi lesquelles Wulff avait aussi mentionné l'œcuménisme : « Je suis persuadé que c'est ce qui sépare qui doit être justifié, pas ce qui est commun. » La réalité de l'Allemagne se reflète aussi dans le choix des villes où le pape s'est rendu : Berlin, Erfurt, Fribourg-en-Brigau, trois univers différents. Dans la capitale fédérale entièrement sécularisée, les catholiques sont une infime minorité. Sur ses 3,4 millions d'habitants, presque 60 % sont sans confession, 19,3 % protestants, 9,3 % catholiques et 9 % sont issus de la migration en provenance de pays musulmans. Un catholique sur cinq est d'origine non allemande. A part l'Académie catholique et quelques écoles, il n'y a donc guère de « terreau catholique » à Berlin.

Dans la Thuringe et sa capitale Erfurt, terre natale de la Réforme, la proportion de catholiques est tout juste de 8 %.³ C'est principalement la région d'Eichsfeld qui est catholique. Enfin, à Fribourg-en-Brigau, au sud-ouest du pays, troisième étape de la visite papale, Benoît XVI pouvait compter sur un bon accueil. Cependant même là, où se jouait une sorte de « match à domicile », ce n'est pas dans un monde « intact » qu'il est arrivé.

Ce qui demeure

Ulrich Ruh, rédacteur en chef de la *Herder-Korrespondenz*, écrit dans le numéro de septembre : « Benoît XVI, de par ses caractéristiques intellectuelles

et théologiques, est un pape éminemment européen. Ce talent, il peut le mettre particulièrement en valeur dans sa patrie, s'il sait trouver l'expression juste. » L'a-t-il trouvée ? Au-delà de toutes les analyses intellectuelles, a-t-il su toucher le cœur des gens ? Ou ont-ils eu raison, les critiques qui disent en substance : « Les apparitions publiques de Benoît XVI en Allemagne étaient mises en scène jusque dans les moindres détails et donnaient l'image d'une Église figée »⁴ ?

Il faut considérer comme historique le discours prononcé au Parlement allemand que 2,5 millions de personnes ont suivi en direct à la télévision. Le pape a conçu son allocution de manière remarquable, témoignant de respect envers le Parlement et l'Etat de droit. Les 80 députés qui s'étaient absentés en signe de protestation⁵ ont raté un moment fort de l'histoire du Parlement.

Le pape a rendu hommage au mouvement écologique allemand. Evidemment, il ne songeait pas à faire de la publicité pour les Verts, mais cet accent a surpris. Faisant l'éloge de la Constitution allemande et de la tradition parlementaire, Benoît XVI a parcouru l'histoire des idées et a cité Hans Kelsen, théoricien du droit (1881-1973). Il a commencé par critiquer la conception positiviste du droit de ce penseur, pour constater ensuite que celui-ci, l'âge venant, avait

3 • Attaché à la République démocratique allemande en 1949, le land de Thuringe fut restauré en 1990. Comme dans la plupart des nouveaux Bundesländer, les chrétiens baptisés y sont plutôt rares. (n.d.l.r.)

4 • **Boris Kositzke**, « Die Popkultur des Papstes », in *Süddeutsche Zeitung*, 26.09.2011, p. 2.

5 • Cf. **Stephan Speicher**, « Das Parlament ist keine Kirche. Wenn der Papst nach Berlin reist, betritt er den Boden des Kulturkampfes. Eine Erinnerung », in *Süddeutsche Zeitung*, 19.09.2011, p. 11.

modifié sa position et admis un fondement en droit naturel. Benoît XVI a même fait preuve en la matière d'un certain sens de l'ironie lorsque, faisant allusion à son âge, il a remarqué : « Cela me reconforte de voir qu'à 84 ans, on peut encore penser raisonnablement. »⁶

Le pape a introduit et conclu son discours par la prière du jeune roi Salomon qui demanda, avant de monter sur le trône, « un cœur docile » pour discerner entre le bien et le mal, ce qui a impressionné non seulement la ministre de la Culture Annette Schavan (CDU), mais aussi la Secrétaire générale du SPD Andrea Nahles, elle aussi catholique pratiquante. Plus d'un député a sans doute aussi médité sur ce propos : « Pour une grande partie des matières à régler juridiquement, le critère de la majorité peut être suffisant. Mais il est évident que dans les questions fondamentales du droit, où est en jeu la dignité de l'homme et de l'humanité, le principe majoritaire ne suffit pas. » Les longs applaudissements, auxquels se sont associés les cinq groupes parlementaires, exprimaient plus que de la politesse.

Après ce discours, Benoît XVI a rencontré dans le bâtiment du Reichstag des représentants de la communauté juive. Le même soir, il célébrait une messe dans le stade olympique en présence de 70 000 fidèles, au cours de laquelle il a prononcé la prière eucharistique en latin. Et le lendemain matin, il a rencontré des représentants de la communauté musulmane.

« Moins que peu »

A Erfurt, les relations œcuméniques ont été centrales. Durant la phase préparatoire du voyage, Benoît XVI était intervenu pour demander que plus de temps soit consacré aux rencontres œcuméniques. Le niveau des attentes en Allemagne était donc très élevé.

C'est dans un lieu historique, le Couvent des Augustins, qu'il a rencontré des représentants de l'Eglise évangélique d'Allemagne (EKD) et son prési-

*Benoît XVI
au Bundestag,
22 septembre 2011*



6 • www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/travels/2011/index_germania_fr.htm.

dent Nikolaus Schneider. « La chose la plus nécessaire pour l'œcuménisme est par-dessus tout que, sous la pression de la sécularisation, nous ne perdions pas presque par inadvertance les grandes choses que nous avons en commun », a déclaré le pape. Une allusion aux divergences existant entre les deux grandes Eglises en matière de bioéthique ? C'est là affaire d'interprétation.

Le pape a été plus clair dans un autre de ses propos : « Ce ne seront pas les tactiques qui nous sauveront, qui sauveront le christianisme, mais une foi repensée et vécue d'une façon nouvelle. » Et il a été encore plus explicite au cours de la célébration œcuménique : « A la veille de ma visite on a parlé plusieurs fois d'un don œcuménique de l'hôte, que l'on attendait lors d'une telle visite. Il n'est pas nécessaire que je spécifie les dons mentionnés dans ce contexte. A ce sujet, je voudrais dire que ceci, me semble-t-il, constitue une mauvaise compréhension politique de la foi et de l'œcuménisme... Mais la foi des chrétiens ne se base pas sur une évaluation de nos avantages et désavantages. Une foi auto-construite est privée de valeur. La foi n'est pas quelque chose que nous concoctons et déterminons. Elle est le fondement sur lequel nous vivons. L'unité grandit non grâce à l'évaluation d'avantages et de désavantages, mais seulement en pénétrant toujours plus profondément dans la foi grâce à la pensée et à la vie. » Le lendemain, les gros titres de la presse résumaient : *Moins que peu* ou *Si proches et pourtant si éloignés*.⁷

Lors des vêpres mariales célébrées dans l'enclave catholique d'Eichsfeld - « un "petit coin du Bon Dieu" traditionnel dans l'Est sécularisé de l'Allemagne »⁸ - les éléments d'une piété populaire séculaire ont côtoyé l'histoire de la

résistance à « deux dictatures athées ». Le pape a rendu hommage à cette histoire en évoquant des souvenirs très personnels de sa jeunesse. A Erfurt, au cours d'une eucharistie célébrée sur la place de la cathédrale, il a parlé de la contribution non violente des catholiques à la révolution pacifique de 1989. Parallèlement au programme officiel, le pape a aussi rencontré des victimes d'abus sexuels commis par des prêtres ou des collaborateurs ecclésiastiques, une rencontre qui avait fait l'objet de demandes réitérées à la veille de sa visite, comme geste symbolique.⁹

« Se dé-mondaniser »

A Fribourg-en-Brisgau, siège épiscopal de l'archevêque Robert Zollitsch, le programme prévoyait une veillée de prière avec les jeunes et une messe au Parc des expositions, de même que des rencontres avec des représentants des Eglises orthodoxes et orientales, des séminaristes, le Conseil du Comité central des catholiques allemands (ZDK), avec Helmut Kohl, ancien chancelier de la République fédérale, ou encore avec des juges de la Cour constitutionnelle. Son discours, prononcé peu avant son départ devant des personnalités politiques, des cardinaux et des évêques, ainsi que des catholiques engagés dans

7 • Respectivement in *Frankfurter Allgemeine Zeitung et Süddeutsche Zeitung*.

8 • **Joachim Güntner**, « Lobpreis des teilnehmenden Herzens », in *Neue Zürcher Zeitung*, 26.09.2011, p. 17.

9 • On ne peut que saluer le fait que le lieu et l'heure de cette réunion aient été tenus secrets jusqu'à la dernière minute, eu égard aux sensibilités existant de part et d'autre et aux blessures des victimes. Cf. communiqué de presse du Saint-Siège : <http://info.catho.be/2011/09/24/le-pape-a-rencontre-des-victimes-de-pretpres-pedophiles>.

l'Eglise et la société, a suscité une attention particulière. Face à l'éloignement croissant d'un grand nombre de baptisés, Benoît XVI a mis en lien le besoin de changement et de renouvellement qui existe dans l'Eglise, avec l'exigence biblique d'une distance entre l'Eglise et son environnement. L'Eglise, selon lui, devrait « se dé-mondaniser » (en employant la terminologie de Rudolf Bultmann), afin que son témoignage missionnaire s'exprime plus clairement.

« Libérée du fardeau et des privilèges matériels et politiques, l'Eglise peut se consacrer mieux et de manière vraiment chrétienne au monde entier. » Il ne s'agit là en aucune manière de « trouver une nouvelle stratégie pour relancer l'Eglise. Il s'agit plutôt de déposer tout ce qui est uniquement tactique et de chercher la pleine sincérité, qui ne néglige ni ne refoule rien de la vérité de notre aujourd'hui. » Cela ne signifie pas qu'elle se retire du monde car « une Eglise alléguée des éléments "mondains" est capable de communiquer aux hommes - à ceux qui souffrent comme à ceux qui les aident - et précisément aussi dans le domaine socio-caritatif, la force vitale particulière de la foi chrétienne. »

Cette allocution a suscité la controverse. L'Eglise doit-elle dénoncer les concordats ? Se retirer des universités ? Devant le Conseil des catholiques allemands déjà, le pape avait déclaré : « En Allemagne, l'Eglise est organisée de manière excellente. Mais derrière les

structures, trouve-t-on aussi la force spirituelle qui leur est relative, la force de la foi au Dieu vivant ? Sincèrement nous devons cependant dire qu'il y a excédent de structures par rapport à l'Esprit. »¹⁰

Fossé dans l'Eglise

Assurément, une analyse plus approfondie est nécessaire. Des journalistes se sont aperçus que plusieurs discours de Fribourg-en-Brisgau ont été tirés de publications antérieures, notamment du recueil du cardinal Ratzinger *Le nouveau peuple de Dieu* (1969).¹¹ Au Parlement, selon le correspondant de la *Süddeutsche Zeitung*, « le savant Joseph Ratzinger a parlé avec intelligence et couvert de confusion ceux qui ne voulaient pas l'écouter. Mais en tant que pape Benoît, il a heurté les chrétiens protestants et surtout de nombreux catholiques. Il leur a reproché d'être faibles dans la foi et englués dans trop de structures ; il n'a pas mentionné les efforts des évêques allemands cherchant à entrer en dialogue avec les fidèles. Cette visite va encore creuser les fossés au sein même de l'Eglise catholique. »¹²

De fait, deux domaines sont particulièrement sensibles : le programme œcuménique du pape et la relation entre l'Eglise et l'Etat. Pour le pape, ce qui compte dans l'œcuménisme, ce sont l'amabilité et les gestes ; l'importance des conversations théologiques est réduite à peu de chose. De facto, il s'agit d'un œcuménisme où l'on se barricade. Au sujet de la « dé-mondanisation » aussi, les critiques pleuvent, notamment de la part du président de Caritas Allemagne Peter Neher.

10 • Voir à ce sujet l'avis de Walter Kasper sur la pastorale allemande, à la p. 39 de ce numéro. (n.d.l.r.)

11 • Cf. **Daniel Deckers**, « Die Botschaft von Professor Papst », in *Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung*, 2.10.2011, p. 6.

12 • **Matthias Drobinski**, « Der pessimistische Papst », in *Süddeutsche Zeitung*, 26.09.2011, p. 4.

Bien que les premières réactions aient fait état d'une fête de la foi réussie, personne n'a donc pu ignorer que le pape a suscité de la perplexité. Pour les masses, cette visite a certainement constitué une expérience spirituelle. Mais Benoît XVI ne s'est pas aventuré dans les « zones problématiques » existant au sein du catholicisme. Il a fait des allusions critiques à un certain nombre de questions, il est resté muet sur d'autres. Il est évident qu'il ne sera pas possible d'éluider à long terme des décisions touchant à des réformes dans l'Eglise.¹³ Un propos tel que : « Si nous n'arrivons pas à un véritable renouvellement de la foi, toute la réforme structurelle demeurera inefficace » est une gifle pour une Eglise qui, au travers de *Misereor*, *Missio*, *Adveniat* ou *Renovabis*, prend une grande part aux tâches ecclésiales dans le monde et envoie par ailleurs beaucoup d'argent au Vatican.

Le mandat prioritaire du pape est et demeure d'agir contre l'oubli de Dieu dans la politique et la société, mais aussi dans l'Eglise.¹⁴ Mais certaines images et les concepts qu'il utilise n'ont-ils pas une visée à trop court terme ? Dans nombre de ses allusions, n'est-ce pas le « pape professeur » qui apparaît, celui qui, dans une exigence de « dé-mondanisation », avait forcé la Conférence épiscopale d'Allemagne à se retirer des centres-conseil pour les femmes en conflit de grossesse, alors qu'il était encore cardinal de curie (1997) ?

Les évêques d'Allemagne sont maintenant mis en demeure de s'exprimer. Le cardinal Karl Lehmann, évêque de Mayence et président de la Conférence épiscopale d'Allemagne de 1987 à 2008, a pris la défense du pape : « Nous n'oublierons pas de sitôt [ses] paroles stimulantes. »¹⁵ Tirant un premier bilan, l'archevêque Zollitsch a déclaré pour

sa part à Berlin, au cours d'une réception pour les médias, que cette visite échappe à « une interprétation politique superficielle et à bien des clichés que l'on trouve parfois dans les médias ». En exigeant une « dé-mondanisation de l'Eglise, le pape a suscité de nouveaux questionnements », mais il serait étrange qu'il ait plaidé en faveur d'un retrait de l'Eglise de ses engagements publics. Lorsque le présent article paraîtra, la rencontre d'automne des évêques allemands aura eu lieu (début octobre). A cette occasion, ceux-ci doivent retrouver la parole. En effet, depuis le 26 septembre, la vie de l'Eglise continue, avec tous les problèmes quotidiens dont on ne peut se débarrasser par de beaux discours ou des prières.

Un observateur suisse a résumé la situation en ces termes : « Au cours de sa visite en Allemagne, le pape a élué les attentes politiques et comblé ses fidèles partisans par sa seule présence. »¹⁶ Mais celle-ci ne suffit pas, ou plus. En effet, le pape n'avait « pas de bonne nouvelle à annoncer, ni même d'orientation à offrir en vue de l'avenir de la pastorale et de l'organisation de l'Eglise d'Allemagne. »¹⁷

A. B.

(traduction : Cl. Chimelli)

13 • **CiG-Redaktion**, « Bild und Wort », in *Christ in der Gegenwart* 63, 2011, p. 453.

14 • **Johannes Röser, Michael Schrom**, « Gottsucher Papst », in *Christ in der Gegenwart* 63, 2011, pp. 455-456, 459.

15 • In *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 4.10.2011, p. 7.

16 • **Joachim Güntner**, *Lobpreis des teilnehmenden Herzens*, op. cit.

17 • **Otto Kallscheuer**, « Ein Papst auf dem Boden des Grundgesetzes. Kleine Bilanz von Benedikts XVI. Deutschlandbesuch », in *Münsteraner Forum für Theologie und Kirche*, 2.10.2011, p. 8. www.theologie-und-kirche.de/kallscheuer-bilanz.pdf.

Que sont nos paroisses devenues ?

●●● **Charles Hussy**, Genève

Professeur honoraire de l'Université de Genève,
animateur liturgique

Face à la baisse du recrutement des prêtres, aux difficultés pratiques de desserte et de nomination des clercs, des Unités pastorales (UP) ont été créées dans l'aire francophone. Ces UP « se donnent des modes concertés d'action leur permettant, sur une base permanente et sur un territoire plus grand, d'assurer ensemble l'exercice des rôles paroissiaux dans toutes leurs dimensions, tout en respectant des éléments spécifiques à chaque paroisse. Elles mettent en commun des forces de tous genres et des actions variées. »¹

Dans le diocèse de Lausanne-Genève-Fribourg, les UP furent définies en juin 2004 comme « un ensemble de paroisses voisines réunies pour constituer un cadre approprié à l'accomplissement du service pastoral de l'ensemble ».

Une nuance apparaît entre la première définition, ouverte, proposée par le portail du catholicisme et la seconde signée par Mgr Bernard Genoud : nos décideurs diocésains limitent leur effort à une réorganisation pastorale autour des effectifs de prêtres encore disponibles. Plus grave est le raisonnement implicite de leur gestion de cette crise. Ne pouvant plus animer régulièrement les

modestes territoires paroissiaux voués, tôt ou tard, à la fermeture des églises, on privilégie ainsi une économie de la « desservance », avec le mot d'ordre d'une mobilité géographique vers les grandes unités encore pourvues - pour combien de temps ? - de ministres de l'eucharistie. C'est là une stratégie de repli : toute paroisse n'est plus d'emblée le lieu obligé du rassemblement dominical et les laïcs ne sauraient diriger seuls une communauté.

Une stratégie de déploiement de nouveaux rôles paroissiaux serait autrement audacieuse : faire appel à des laïcs choisis par les paroissiens, reconnaître une autonomie aux communautés locales en établissant, dans un Synode diocésain, des règles pour encadrer les services, voire certains sacrements, et bien sûr la gestion des églises ; et ainsi, décharger les prêtres, tout en modifiant leur statut pour relancer les vocations, leur confier le rôle vital de la célébration eucharistique, du ministère sacramentel, dont la pénitence ; régénérer autant que possible, quitte à l'épurer, le réseau paroissial demeuré actif.

Une fausse bonne idée

Les Assemblées dominicales en l'attente (ou absence) de prêtres (ADAP) sont préconisées dès 1988 au sein de

« Que sont mes amis devenus, que j'avais de si près tenus, et tant aimés », écrit tristement Rutebeuf (1230-1285). Pour que l'Eglise de demain ait un nouveau visage, il faut sortir de la résignation ambiante, entretenue par la passivité de Rome, qui semble rechigner à prendre en compte un véritable état d'urgence. Réflexion sur les enjeux théologiques et pastoraux des Assemblées dominicales en l'absence de prêtres.

1 • Définitions tirées de http://fr.wikipedia.org/wiki/Unité_pastorale. Google permet d'en découvrir en France, en Belgique, au Québec...

la Conférence des ordinaires de Suisse romande,² soucieuse de « préparer les fidèles à accepter que des célébrations autres que l'eucharistie permettent aux communautés de se rassembler pour sanctifier le jour du Seigneur ». Les ADAP devaient ainsi « permettre aux communautés de se manifester comme communautés célébrantes ».

L'idée était novatrice et généreuse. Or, dans sa grande généralité, l'expérience a fait long feu. Importée de France, peu encouragée et considérée comme provisoire, elle avait pourtant réussi à engager une première fournée de laïcs pleins d'audace, de volonté créatrice et de sérieux. Ces candidats avaient suivi une formation et reçu un mandat de l'évêque.

En 2007, le Conseil pastoral cantonal genevois introduisit une distinction entre l'ADAP d'urgence, l'ADAP de remplacement et l'ADAP régulière (planifiée par décision du Conseil d'unité pastorale ou l'équipe pastorale). Il fut stipulé que pour cette dernière, « la distribution de la communion n'est pas souhaitable. » Une préférence en faveur du regroupement vers une église centrale fut en outre exprimée : « ...l'option pastorale donnant priorité à la communauté locale risque d'essouffler la vitalité de l'Unité pastorale. (...) Elle donne des avantages pratiques au détriment du sens ecclésial du rassemblement dominical. »³

Là encore, la stratégie est restrictive et sans grande réflexion théologique sur le sens de la communion en l'absence d'eucharistie. Le souci réel réside dans le risque d'abus ou de confusion.

Cette restriction concernant la communion n'a pas été sans conséquence : les ADAP se sont faites rares, au point que leur tenue dans les paroisses au sein des UP est devenue l'exception (« Autant regarder la messe diffusée à la télévision ! »).

Peut-être les ADAP fonctionnent-elles encore dans d'autres diocèses. Reste qu'elles ont été pratiquement sabordées dans notre Eglise locale. Comme toute réforme dictée par une réalité subie, - réforme non proactive en conséquence, ni même consciente qu'elle programmait la mort d'une multitude d'entités paroissiales -, cette réforme fait proprement l'impasse sur la mission de tout chrétien attentif aux besoins spirituels du monde. Elle appelle une réflexion contradictoire, fondée sur la nature même de la vie de foi et le rôle de la hiérarchie. Peut-être un regard plus anthropologique a-t-il sa place dans ce débat ?

La communauté

La foi chrétienne est incarnée, faut-il le rappeler ? Elle se partage d'abord au quotidien, dans une communauté locale, elle-même reliée du bas vers le haut à l'Eglise universelle. Mais la foi n'est pas quelque chose qui s'acquiert, qu'on garde ou qu'on perd, ni d'ailleurs qu'on transmet ; la foi s'exerce... Elle vient d'en bas, de l'intérieur de l'être, par un don gratuit, et surtout elle s'enracine dans le réseau de relations où s'insère l'individu.

Le terreau paroissial ou communautaire, tel un jardin entretenu dans les règles de l'art, a donc besoin de jardiniers conscients qu'ils ne sont pas maîtres des

2 • Cf. le document « ADAP-Directives de la Cor pour la Suisse romande de juin 1988 », in *Evangile et Mission* n° 26.

3 • CP Genève, *Les ADAP à Genève*, novembre 2007, p. 3. En 2006, la Commission de liturgie de Genève reprend un document français (C.L.D. ADAP) affirmant que « la communion eucharistique est la réalisation la plus pleine et la plus souhaitable » (...du geste de rencontre avec Dieu et avec les frères).

conditions locales. Etre au service des croyants procède du même impératif d'attention aux signes de l'Esprit. L'institution ecclésiale a été fondée pour travailler à la vigne du Seigneur et organiser la moisson. Il semble cependant que la pastorale en place ait perdu de vue cet enracinement primordial, obéissant aux règles simples et essentielles de la vie, et oublié que le *presbyterium* est avant tout une instance d'écoute, d'enseignement, de mise en présence du Christ. C'est Dieu qui assure la croissance.

Comme la vie elle-même, la foi se nourrit du local. On se souvient des plaidoyers de Joseph Moingt pour une ecclésiologie ascendante. Tout être humain développe une identité dans un groupe, sa nature sociale le met en situation de prendre assise dans un lieu et une durée. C'est par ses relations aux autres qu'il se construit ; c'est donc en communauté qu'il cultive et développe les dons de l'Esprit, amour, sagesse, intelligence, approche et méditation des Ecritures. C'est dans son Eglise locale qu'il développe ses charismes, au service du prochain dans la diaconie, qu'il partage les joies et peines d'autrui, qu'il donne de son temps pour l'administration de sa paroisse ou l'animation de la liturgie. Sa foi s'enracine au sol et la hiérarchie ecclésiale a pour rôle essentiel de guider sa quête de Dieu, qui s'opère en communauté. En conséquence, le croyant n'a pas seulement besoin de rencontrer Jésus dans une eucharistie dominicale - n'importe où, fût-ce dans un lieu central censé « faire Eglise ». L'envoyer participer à une messe dans un rayon de déplacement raisonnable ne résout en rien le dilemme qui est le sien entre enracinement et besoin spirituel. D'ailleurs, le fidèle ne constitue pas, finalement, le

cœur du problème, mais bien le manque de prêtres. Or l'extensibilité par fusion des territoires paroissiaux a malheureusement des limites et il ne suffit pas de décréter la mobilité des récipiendaires ou le covoiturage pour faire face à la crise installée des ministres. Allons plus loin : une Eglise désincarnée, qui méconnaîtrait l'importance du local, du quotidien, du relationnel en général, trahirait la promesse du Royaume, pour lequel le Christ a tout sacrifié en affirmant qu'il est déjà présent au plus profond de nos vies, donc des communautés (paroissiales ou « de base ») qui souhaiteraient pouvoir assurer elles-mêmes une pastorale des personnes et les services.

Nos Eglises d'Occident connaissent ainsi un échec à triple dimension : manque d'attractivité du sacerdoce, faible estime des laïcs et, au bout de la chaîne, dilution du lien communautaire. Si le recrutement des prêtres est désormais frappé de régression rédhibitoire, alors d'autres formes de délégation ministérielle paraissent s'imposer.



Car on s'éloigne de la reconnaissance du peuple de Dieu du dernier Concile, projet grandiose qui a fait des fidèles des acteurs et non plus seulement les bénéficiaires d'une œuvre accomplie par des clercs.⁴ On s'éloigne de la réflexion de Paul VI affirmant que « la participation du peuple saint n'est pas facultative » (*Lumen Gentium*) et de celle de Pie XII écrivant déjà, dans son encyclique *Mediator Dei* : « L'offrande du peuple aussi appartient au culte liturgique lui-même. » Issue d'un peuple, l'assemblée doit faire corps, être ouverte à l'universel, célébrer l'événement du Salut et faire offre véritable de renouveau spirituel.

Revitaliser l'Eglise

Célébrations de la Parole sans communion : voilà une mesure, mineure, révélatrice d'un état d'esprit. Le clergé craint de voir les fidèles s'habituer à communier lors des célébrations dominicales animées par un laïc, pensant qu'ils s'imaginent, à la longue, participer à une authentique messe. Il redoute la pratique des frères protestants dont le modèle ferait école. Mais prier en assemblée dominicale devant un tabernacle fermé à clé a quelque chose de frustrant, au point d'indigner certains paroissiens. Car si vraiment le peuple est un acteur non facultatif de la célébration eucharistique, la réception de la communion ne saurait relever du seul bon plaisir des clercs, comme s'ils en avaient la pleine et exclusive discrétion.

Retirer, réserver, concentrer la pratique eucharistique autour de la présence d'un prêtre, alors même que c'est le sacerdoce qui fait défaut, cela ressemble au serpent qui se mord la queue ou tout au moins à l'illusion de pouvoir guérir un mal par un autre. On prend bien pour-

tant le risque de déléguer la communion pour des malades ou des personnes isolées.

Nul doute que la communion doit demeurer liée à l'eucharistie. On ne saurait l'encourager en ADAP au seul motif de satisfaire la dévotion individuelle, en évacuant l'idée d'un Jésus nourrissant la foule. L'assemblée doit donc savoir qu'elle participe, par la communion, à l'eucharistie de la paroisse centrale.

Mais l'interdit procède d'un manque de confiance. Si l'on souhaite maintenir vivantes les communautés chrétiennes, il faut leur accorder une certaine licence, afin que l'assemblée dominicale conserve une certaine valeur. Sans quoi l'on consent délibérément à les voir s'éteindre, dans un sentiment général d'abandon, s'appuyant sur l'idée que la préférence pour la « messe ailleurs » l'emportera chez les « meilleurs » fidèles.

Ce dilemme dépasse de loin la seule question de l'ordination d'hommes ou de femmes non célibataires. Privée de réforme des ministères et de réorganisation communautaire dans l'esprit des premières Eglises, intégrant la vitalité de nouveaux croyants unis par le lien communautaire, l'Eglise frappée d'anorexie se meurt. Si elle se résigne à abandonner des territoires qu'elle a ensemencés depuis des siècles, par manque d'imagination, de foi et de courage, c'est son existence même qui sera mise en cause.

Ch. H.

4 • Cf. le site <http://www.ceremoniaire.net/depuis1969/gitton/vaticanII-liturgie.html> du Père Michel Gitton.

Précieux comme l'argent

Le bénévolat

● ● ● **Lucienne Bittar**

Une étude de la Commission européenne publiée en mars 2010 sous le titre *Le volontariat dans l'Union européenne* indique qu'environ 22 % des Européens âgés de plus de 15 ans sont actifs comme bénévoles.

Les Suisses font légèrement mieux d'après les données de l'Office fédéral de la statistique (OFS) :¹ quelque 1,5 million d'individus exerçaient en 2007 un travail bénévole formel dans le cadre d'associations, d'institutions ou d'organisations, soit 24 % de la population des 15 ans et plus. Ces volontaires ont en moyenne 40 à 54 ans, bénéficient d'une formation supérieure et sont bien intégrés socialement et professionnellement. Ils ont effectué en 2007 331 millions d'heures de travail formel à titre bénévole, ce qui représente 172 000 postes à plein temps. A cela s'ajoute le travail bénévole informel (aide apportée à des proches, à des voisins), dont l'ampleur avoisine celle du bénévolat organisé. Ce secteur est surtout l'affaire de jeunes retraités et de femmes se consacrant à l'éducation de leurs enfants.

Les études de l'OFS montrent encore que les hommes s'engagent principalement dans le sport, la culture et les représentations d'intérêts (p. ex. les partis politiques), et les femmes dans les œuvres d'entraide et caritative ainsi que dans les organisations religieuses. De fait, les bénévoles jouent un rôle de premier plan dans quasiment tous les domaines de la vie de notre pays : sportif, culturel, religieux, politique et social. Car, de par l'histoire de notre système de milice, le bénévolat est bien adapté à la culture suisse. Un système qui caractérise non seulement l'armée suisse, mais une multitude d'activités au service de la communauté : fonctions politiques (communales, cantonales et fédérales), Eglises, associations, fondations, etc. Maria Luisa Zürcher, directrice adjointe de l'Association des communes suisses, souligne l'importance de l'engagement bénévole à l'échelon communal : « En règle générale, dans les petites et moyennes communes comptant jusqu'à 15 000 habitants, la vie sociale est majoritairement organisée par des bénévoles. »²

Swiss Olympic et l'Office fédéral du sport (OFSP) ont présenté de leur côté, le 24 mars passé, une étude sur l'état des fédérations sportives suisses et de leurs sociétés. Il en ressort que,

Pour encourager le travail bénévole et lui rendre hommage, l'UE a proclamé l'année 2011 Année européenne du bénévolat. En Suisse, le Conseil fédéral a suivi le mouvement et accordé un soutien financier à cette initiative. L'année écoulée a permis de redécouvrir ce secteur, toujours indispensable à la vie sociale et culturelle suisse mais en pleine mutation.

1 • Depuis 1997, l'OFS relève tous les trois ans des données sur le travail bénévole. Voir notamment www.anneedubenevolat2011.ch.

2 • <http://www.swissvolunteer.ch/fr>.

grâce au bénévolat notamment, le sport organisé bénéficie en Suisse de bases fiables et solides. Ainsi, plus de 300 000 postes, allant de la fonction de membre de comité à celle d'entraîneur, voire de juge ou d'arbitre, sont proposés par les clubs de sport. Sur la base d'un calcul prenant en compte un salaire horaire hypothétique de 43 francs, ce n'est pas loin de deux milliards de francs que les bénévoles « offrent » annuellement au sport suisse.³

Les besoins des bénévoles

Une manne dont il faut prendre soin. Il est essentiel, pour commencer, de comprendre les motivations et les besoins des bénévoles. Le *Rapport sur le travail bénévole en Suisse* de l'Office fédéral de la statistique de 2002 montre que cette population est en mutation.⁴

Les Suisses sont toujours plus nombreux à faire partis d'associations, mais tendent à éviter les organisations traditionnelles : « Eglises, partis politiques et grandes institutions de bienfaisance ne sont plus le cadre où l'on apprend et pratique l'engagement bénévole. Les jeunes d'aujourd'hui ne se soucient guère d'entrer dans une association villageoise ou paroissiale. Ils apprécient les activités dans un cadre peu structuré, les formes de participation et d'engagement limitées dans le temps.

Ce phénomène témoigne d'un important processus de transformation : le sens de l'intérêt public basé sur des valeurs morales fait place à ce que les spécialistes appellent un *nouveau bénévolat*. La solidarité ne se fonde plus aujourd'hui sur des liens traditionnels, mais résulte d'une multitude d'engage-

ments individuels pris spontanément dans une situation donnée. On est attiré par des formes d'organisation que l'on a soi-même déterminées, autonomes et peu formalisées. Les nouveaux volontaires réagissent à ce qui les affecte directement. Cette transformation de l'idée qu'on se fait de la solidarité conduit à des modèles de participation qui relèvent de ce qu'on appelle l'*individualisme solidaire*. »⁵

Le travail bénévole étant une ressource limitée qui intéresse beaucoup d'institutions, celles-ci sont amenées à développer des stratégies de marketing pour engager des volontaires. Ce recrutement constitue ainsi une des préoccupations majeures des sociétés sportives en Suisse, qui pourraient difficilement survivre et obtenir de bons résultats sans leurs bénévoles.

Mais pour recruter ces volontaires, les former, les suivre... et les retenir, les entreprises doivent disposer de collaborateurs professionnels attentifs au fait qu'il est essentiel de prendre en compte la motivation des bénévoles et de leur offrir de la reconnaissance. Une bonne gestion des bénévoles entraîne de fait aussi des coûts pour les organisations qui les emploient. « Cette évolution structurelle du travail bénévole a fait naître un nouveau champ d'activité professionnelle portant sur les relations avec les volontaires, un *management du volontariat* qui s'occupe de recruter, de former et d'accompagner les bénévoles. »⁶

L. B.

3 • Chiffres et rapports sont consultables sur <http://www.swissolympic.ch/fr>.

4 • On peut lire le rapport complet sur www.bfs.admin.ch.

5 • Voir l'interview de Daniel Strassberg aux pp. 21-24 de ce numéro.

6 • Rapport sur le travail bénévole en Suisse de l'OFS 2002.

La manifestation de clôture de l'année du bénévolat aura lieu le 5 décembre, Journée internationale des bénévoles.

Le bénévolat, une transgression

••• Une interview de **Daniel Strassberg**, Zurich
psychanalyste, philosophe, enseignant
à l'Université de Zurich

par **Matthias Wyssmann**, Zurich
porte-parole de Greenpeace Suisse¹

Daniel Strassberg : « Des expériences neurologiques conduites dans les années '80 ont abouti à des constats très intéressants. Quand une personne veut lever le bras, le signal est émis par le cerveau *avant* que la décision ne devienne consciente. Ces résultats ont provoqué des débats acharnés et certains en ont déduit que le libre arbitre n'existe pas puisque le cerveau prendrait les décisions à notre place. Mais il s'agit d'un contresens, car qui est le "nous" dans ce cas ? J'estime que ce débat autour du libre arbitre est dépassé. Il s'est d'ailleurs calmé.

» Une autre question me paraît plus intéressante : depuis l'époque des Lumières, la tradition connaît deux formes de liberté de la volonté. La première conçoit cette liberté comme l'autonomie : c'est de mon propre chef que j'agis en faveur d'une entité générale, de la raison, de l'Etat ou de la société. Il s'agit en fait d'une soumission. Je me sou mets de moi-même à quelque-chose de plus grand. La seconde conçoit la liberté de la volonté comme la souveraineté ou l'autodéter-

mination. On est ici plus proche de l'idée d'arbitraire : "Je fais ce que je veux." J'agis donc contre la loi générale. Le terme est largement applicable : de l'artiste qui s'oppose à la société, au criminel, en passant par le "fou" ou le héros de western pour qui le colt est la loi ("je me saisis de la loi quoiqu'en pensent les autres").

» Voilà donc deux acceptions clairement différentes de la liberté de la volonté et il semble évident qu'on ne peut pas les recouper : soit je me sou mets librement à une volonté générale, soit je n'en fais qu'à ma guise. La société bourgeoise est marquée par cette contradiction depuis l'époque des Lumières et c'est ce problème précisément qui a occupé les philosophes, les penseurs et les responsables politiques : comment surmonter cette contradiction, comment réconcilier les deux dimensions ? »

Matthias Wyssmann : *Un individu peut se soumettre à la volonté générale et s'en écarter dans certains domaines pour dire : « Là, je transgresse une frontière. Je lutte consciemment contre une limite imposée. »*

A l'occasion de l'année européenne du bénévolat, l'organisation Greenpeace, dont l'existence doit presque tout au volontariat, a interrogé le psychanalyste Daniel Strassberg sur les motivations des bénévoles. Il en résulte une réflexion originale sur le lien entre bénévolat, soumission à la raison commune, autonomie et résistance au système économique.

1 • Cet article est repris de *Magazine Greenpeace*, n° 3, Zurich 2011, pp. 10-14.

D. Str. : « C'est ce qui se pratique en permanence. Le week-end, on se permet des excès, tandis que la semaine, on se soumet aux règles. C'est une manière d'agir segmentée, cloisonnée. J'en arrive ainsi au volontariat. Je vois le bénévolat comme une tentative de concilier soumission et souveraineté, de dépasser la contradiction entre les deux au sein de la société bourgeoise. En escaladant une tour de réfrigération, dans le cas d'un militant de Greenpeace, je fais quelque chose contre la société en général. Mais je le fais en faveur d'une idée supérieure, d'un intérêt encore plus général qui est la nature. »

M. W. : *Existe-t-il d'autres motivations pour s'engager comme bénévole aujourd'hui ?*

D. Str. : « Je crois qu'il s'agit toujours de reconquérir un sentiment d'authenticité, sentiment qui s'est perdu avec la société bourgeoise. Etre fidèle à soi-même, mais pas sous la forme atomisée du hors-la-loi ou du marginal qui

rejette la société. C'est bien sûr un postulat que j'avance ici. L'opposition entre la particularité individuelle et la vérité générale se résout partiellement par le travail bénévole, de façon différente d'une personne à l'autre. Chez Greenpeace, par exemple, c'est au nom d'une nature abstraite, devenue symbole de la vérité à la place de la raison, que le volontaire s'engage. Un bénévole qui fait la lecture à une personne aveugle s'oppose pour sa part lui aussi à la raison et à la société, car il contredit la raison économique dominante : sa tâche ne "rapporte" rien, n'est pas "rentable". Il n'y aurait pas de bénévolat sans cette forme de transgression. »

M. W. : *Les bénévoles sont souvent justement ceux qui ne peuvent pas vraiment se le permettre. C'est un comportement absurde du point de vue économique.*

D. Str. : « Et c'est cette absurdité qui est importante. C'est comme une petite révolte personnelle, un acte subversif : "Je ne me soumetts pas complètement à la raison économique." Reste que le

but n'est pas la révolte en soi, mais l'authenticité, l'épanouissement personnel. »

M. W. : *Associer le bénévolat à l'absurde, il faut oser ! Absurde par rapport à la raison économique dominante, mais aussi par rapport à l'ampleur monumentale des problèmes ? Le fait de vouloir, malgré l'impuissance, lutter contre une force supérieure qui paraît insurmontable ?*

Journée annuelle du grand nettoyage du lac Léman (Net'Léman) 2009, associant des éco-volontaires



D. Str. : « Oui, C'est le mythe de David contre Goliath. La révolte de l'individu contre la force omnipotente. »

M. W. : *Qu'advient-il lorsque ce genre d'action prend une forme organisée ?*

D. Str. : « Pour l'individu comme pour le petit collectif, c'est le point de vue particulier qui l'emporte. Une attitude qui se retrouve d'ailleurs du côté du destinataire. Le bénévole dit : "Bien sûr, la pauvreté est immense dans le monde, mais j'ai au moins aidé cette personne-là." Face à une machine surpuissante, s'affirme ainsi la dignité de l'individu, de celui qui donne comme de celui qui reçoit. »

M. W. : *Sur un tout autre registre, on vous a récemment demandé : « Arrive-t-il à vos patients de regretter ce qu'ils n'ont pas fait plutôt que ce qu'ils ont fait ? » Dans votre réponse, vous avez parlé de ceux qui cherchent le bonheur et de ceux qui cherchent à éviter le malheur. Ces catégories s'appliquent-elles à la figure du bénévole ?*

D. Str. : « Notre société est à la recherche de sensations fortes. Il y a cette énorme machine qui nous encadre, nous impose la monotonie du *méto*, *boulot*, *dodo* et se traduit par un manque d'expériences intenses. C'est cet état d'esprit qui conduit les individus à une quête du bonheur associée à l'idée d'une prise de risques. Cela peut être un travail humanitaire en Afrique ou l'accompagnement des mourants. Malheureusement, nous vivons dans une société qui se met à gérer aussi les expériences intenses. Celles-ci perdent alors leur caractère de transgression et ne permettent plus d'éprouver le sentiment d'authenticité. »

M. W. : *Les personnes qui cherchent à éviter le malheur miseraient donc davantage sur la raison économique ou sur l'Etat ? Mais les militants écologistes ne cherchent-ils pas par excellence à éviter le malheur ?*

D. Str. : « Vous mettez là le doigt sur une contradiction de bien des mouvements et associations : le fait qu'ils cherchent à éviter le malheur alors que leurs militants sont mus par la motivation contraire, celle de chercher le bonheur, de courir un risque, d'accomplir quelque chose d'extraordinaire, d'échapper à la machine économique. »

M. W. : *On trouve chez André Malraux ce passage très impressionnant où un Résistant, un volontaire si l'on veut, doit tuer quelqu'un et ressent une émotion intense devant le cadavre : « Lui est mort et moi je suis en vie. » Il se sent incroyablement vivant justement parce qu'il a enfreint la loi de la vie. Cette illustration de la contradiction que vous évoquez fait intervenir l'idée de pouvoir. Agir bénévolement, est-ce ressentir un pouvoir ?*

D. Str. : « Je tiens à souligner un point important. On est toujours tenté de dévaloriser un acte moral. On dit : "Cette personne n'agit pas pour des raisons pures, selon sa conscience, mais uniquement parce qu'elle recherche le pouvoir, une sensation forte, une authenticité"... J'estime que c'est là une voie trompeuse, à bannir. Pour Kant, une action ne devrait être motivée que par des raisons pures et se trouverait dégradée dès que d'autres intérêts se mêleraient à ses motivations. Je m'oppose formellement à lui sur ce point : l'action ne peut jamais être pure, elle n'est donc pas meilleure si elle est accomplie sans plaisir. »

M. W. : *Le plaisir est donc une dimension légitime du bénévolat et non pas nécessairement le sacrifice ?*

D. Str. : « J'irais même plus loin : on peut déconstruire la notion de sacrifice et la rapporter à un intérêt secret sans que cela n'enlève rien à l'idée de sacrifice. »

M. W. : *On accuse parfois les bénévoles d'être des bien-pensants...*

D. Str. : « Le dénigrement de la "bien-pensance" recouvre deux facettes. D'un côté la droite critique la gauche en lui attribuant un angélisme malvenu. Dans ce type de discours, les "gentils" sont perçus négativement. C'est l'expression d'un étrange darwinisme social : le plus fort joue des coudes, lutte pour arriver au sommet, tandis que le bien-pensant serait un faible qui ne sait pas s'imposer, une lavette.

» Une deuxième critique me paraît plus fondée. Le bénévolat aurait un problème : il se dépolitiserait. Le dramaturge et poète Bertolt Brecht pestait contre l'Armée du Salut. Il voyait ses membres comme des bien-pensants qui se bornent à panser les plaies au lieu de s'attaquer à la misère au niveau politique et qui contribuent ainsi à la dépolitisation de la société. »

M. W. : *Aux Etats-Unis, Obama et Clinton ont tenté de faire évoluer les mentalités à propos de la santé et de l'éducation avec cette idée : l'Etat devrait s'engager davantage dans ces domaines car il ne peut se reposer sur la bienveillance des riches ou des organisations religieuses pour réduire les inégalités sociales.*

D. Str. : « Cela correspond plutôt à notre vision européenne de la politique et de la société. La vision américaine est, elle, davantage fondée sur la religion chrétienne : en l'absence de rè-

gles qui déterminent l'accès aux ressources, ce sont les esprits charitables qui distribuent les biens. L'aspect sympathique est que cela privilégie un lien direct entre les personnes. »

M. W. : *Notre société est-elle en train de redécouvrir cette dimension ? Par exemple avec le mouvement de la décroissance, les bourses d'échange et les réseaux de voisinage ? Il y a bien sûr l'idée de se soustraire à la société de consommation, de bâtir autre chose, hors du « système », mais « l'altruisme réciproque » connaît aussi un réel essor. Un énorme travail bénévole est fourni dans ce contexte. Alors, le bénévole se dépense sans compter ?*

D. Str. : « Le sociologue Marcel Mauss et le philosophe Georges Bataille parlent d'un besoin de se dépenser. On veut se dépenser, mais avec une sensation forte qui semble vide de sens, en tout cas par rapport à la raison dominante. L'aspect fascinant du travail bénévole est qu'il crée du sens en passant par le non-sens. Le bénévolat est absurde dans le contexte de la raison économique, mais c'est précisément en cela qu'il me donne un sens en tant qu'individu absolument unique. »

M. W.

La maison de Tara

●●● Lucienne Bittar

société

Sur le mur du hall d'entrée, un peu moins d'une centaine de photos passeport de tous les bénévoles qui ont contribué à la réalisation du projet, l'accompagnant d'une façon ou d'une autre durant les sept ans de sa gestation et prêts à continuer à s'investir. Un tableau symbolique qui en dit long sur l'esprit des fondateurs.

Comme bien des maisons familiales de Chêne-Bougeries, la maison de Tara a l'avantage de l'âge : des hauts plafonds et des arbres majestueux. Sur ses murs blancs, de multiples peintures figuratives à l'huile, aux couleurs pastel et lumineuses, œuvres d'un membre du conseil de fondation. Cinq chambres meublées avec goût, simples mais chaleureuses, chacune baptisée d'un nom de fleur, chacune avec une fenêtre donnant sur le jardin paisible. Mais cette maison n'est pas une pension comme les autres, comme le démontre discrètement dans chaque chambre le lit médical du dernier cri technologique, joutant le canapé-lit prêt à accueillir un membre de la famille, un ami.

La maison Tara reçoit depuis le 1^{er} octobre des personnes en fin de vie qui n'ont pas besoin d'un accompagnement médical complexe justifiant une hospitalisation. Elle est destinée à accueillir des bénéficiaires des soins à domicile, mais dont l'état s'est aggravé et dont la famille ne peut plus assurer le suivi, ainsi que des patients ne jouissant pas d'un réseau social suffisant. Ils trouvent ici, avant le grand passage, le soutien de leur médecin de famille, des soins palliatifs prodigués par des professionnels de

la santé et un accompagnement 24h sur 24 assumé par des bénévoles dûment formés. Et surtout, la certitude de s'éteindre entourés d'attention et de tendresse, *comme à la maison*. Quant aux proches des patients, ils peuvent se ressourcer dans le jardin et les pièces communes et trouver eux aussi un apaisement auprès de l'équipe.

Le projet a vu le jour grâce à Anne-Marie Struijk, spécialisée dans l'accompagnement en fin de vie et animatrice de groupes destinés aux professionnels des soins. Elle s'est inspirée de l'exemple des Pays-Bas où le Département de la santé encourage la multiplication de tels hospices. Soutenue par des soignants, par la Fondation des services d'aide et de soins à domicile de Genève, puis finalement par la commune de Chêne-Bougeries, la maison Tara a enfin pu voir le jour en septembre. Un projet d'avenir, construit autour de l'accompagnement à la mort : paradoxe de la vie.

Des fenêtres de la maison, les pensionnaires entendent les cris des enfants de l'école primaire voisine, jouant à la récré. Là encore, tout un symbole. Comme celui du nom choisi, explique Daphne Fresle, membre du conseil de fondation et spécialiste en santé publique : « Tara, chez les bouddhistes, est la représentation féminine de la compassion ; faire Tara, chez les juifs, veut dire préparer les corps des défunts ; et en Irlande, il y a un lieu druidique portant ce nom et dégageant une forte énergie positive. » Une énergie de vie.

L. B.

La maison de Tara a ouvert ses portes à Genève. Projet pilote de maison d'accueil et d'accompagnement pour les personnes en fin de vie et leurs proches, il porte le sceau de la solidarité. Un exemple de ce qu'un bénévole bien pensé peut offrir et générer de nouveau. Avec la maison de Tara, « la société civile reprend la responsabilité de l'accompagnement des personnes en fin de vie », comme le dit sa fondatrice Anne-Marie Struijk.

Mourir dans la dignité

Votre revue rencontre, dès réception, un vif intérêt de notre part. Nombre d'articles mériteraient un écho très positif, comme notamment Le réveil des Femmes (n° 621 septembre 2011), très encourageant, mais c'est à propos de Mourir dans la dignité, dans le même numéro, que je vous écris. Le sujet mérite grande attention dans le contexte actuel où certains s'interrogent sur le coût des soins pour les personnes atteintes de grave maladie (TSR, Trop cher tu meurs) ou au sujet de l'affaire N. Bonnemaison, urgentiste à l'hôpital de Bayonne, qui a empoisonné sept patients avec l'accord des familles et avec qui ses collègues se solidarisent.

Donc le sujet qu'aborde Michel Salamolard, lié à une révision du Code pénal suisse, est grave, nécessaire mais aussi très complexe. J'apprécie et m'enrichis des développements postulant une « dignité humaine inaltérable ». Il parle avec sa foi. Mais percevons-nous toujours cette belle affirmation comme il le prétend ? Certes, quand on convoque dans le débat Levinas et Kant, c'est du solide, mais dans la vraie vie des gens, on fréquente assez peu ces philosophes et je doute que le monde politique qui légifère y soit sensible. L'amendement 2 qu'il propose n'a guère de chance de passer la rampe.

Il me semble que si le regard que nous portons sur la personne, fût-elle gravement handicapée, doit la reconnaître dans toute sa dignité, il en va autrement de la perception de celui, celle qui est gravement atteint. Lorsqu'il sent se diluer son esprit, qu'il devient dépendant pour ses besoins les plus intimes et qu'il perçoit, dramatiquement angoissé, les premiers symptômes d'une maladie dégénérative, se voit-il encore dans toute sa dignité ? Qui ne redoute pas cette épreuve ? Pas mal de questions où l'expérience humaine se heurte au principe fondamental : la vie est un don que l'on reçoit de Dieu.

Le passage de l'article qui motive ma réaction, et qui m'est apparu théorique et difficile, se trouve à la p. 27, je cite : « le respect de la dignité humaine (...) est un devoir aussi à l'égard de soi-même. Une décision de suicide contredit objectivement la responsabilité qui incombe à chacun d'être le premier à prendre soin de soi-même. » Ce passage renvoie à la note 1 : « Il n'est pas question de la responsabilité subjective de la personne. Nul ne peut en juger »... Je suis désolé mais je ne comprends pas bien, mon niveau intellectuel est certainement insuffisant mais précisément à cause de cela, un développement plus approfondi me semble important quand on touche à des aspects si délicats où l'éthique est en jeu. La distinction entre mort provoquée à la demande du patient, suicide assisté, etc. n'est pas si aisée dans la pratique. Je suis bien sûr très opposé à l'euthanasie de personnes incapables de discernement et surtout pas à la demande des familles. C'est sur ce versant que la loi ne doit absolument pas tomber. A chacun de rédiger ses dispositions de fin de vie.

Je ne suis pas à l'aise avec l'action des associations qui s'activent autour de l'aide au suicide et comprends M. Salamolard sur ce point, mais il y a ces situations dramatiques de souffrants qui n'en peuvent plus et demandent assistance pour en finir avec leur calvaire. Quand tout va bien, le chrétien soucieux de l'orthodoxie catholique peut citer Kant, mais dans la détresse profonde où nous avons vu des amis, pourtant bien entourés par leurs proches, serons-nous si forts ? Et si cette détresse nous atteignait dans la solitude et la maltraitance avérée de certains EMS, que ferions-nous ? Quand on accompagne un ami vers le trépas, arrive l'agonie. On est bouleversé et une question se pose au corps médical - la plupart du temps des infirmières. La décision est prise de stopper l'hydratation. La mort ne tarde pas. C'est dans ce contexte que philosophes et moralistes ne nous aident guère et que praticiens et proches se trouvent bien seuls.

En conclusion, l'article me semble utile, un peu théorique et flou sur les aspects pratiques. Je pense qu'une approche par un médecin ou une infirmière en soins palliatifs directement impliqué est nécessaire.

Jean-Pierre Papis, Soral

Dans un océan de bonnes choses, choisir laisse émerger de temps à autres des îlots décevants. Tel l'article paru sous la signature de Michel Salamolard, Mourir dans la dignité. Sous couvert de Kant et de Spinoza (en filigrane) l'auteur distille un moralisme qui convoque la force publique pour « forcer les gens à être libres », comme aurait pu dire Jean-Jacques Rousseau. Je suis d'autant plus déçue qu'il pratique ce qu'il reproche aux associations d'aide au suicide, le détournement du sens des mots. « L'aide au suicide » devient sous sa plume « l'incitation au suicide » et le devoir de l'Etat serait d'aider chacun « à vivre sa vie jusqu'à son terme naturel ». L'ambiguïté de la formule « terme naturel » lui permet d'orienter subrepticement l'expérience fondatrice de « démaîtrise », vers une dépendance de fait envers les professions médicales et les associations qui les assistent dans le soin aux mourants. L'idée est renforcée par le rapprochement avec les soins portés aux tout petits.

Le mouvement chrétien Vie montante, dont je fais partie, n'a jamais confondu la décrépitude avec le sommet de la montagne. La bienveillance générale, pour ne pas dire l'approbation, dont jouit en France l'association qu'il combat, doit tout à un sentiment infiniment respectable : la crainte de laisser au corps médical le pouvoir de juger seul de ce qui est tolérable pour le patient et de ce qui ne l'est pas. Face à cette crainte, je ne suis pas certaine que la liberté individuelle (qu'il suspecte) soit si mal comprise que cela. Car, n'en déplaise au citoyen de Genève, le moral ne se confond pas avec le légal et le but de la loi n'est pas l'épanouissement des aspirations particulières de chacun mais l'ordre public qui est d'intérêt général. M. Salamolard pourrait en tirer le corol-

laire : la liberté ne consiste pas à s'identifier à la loi imposée au nom d'un principe général qui ne peut pas tenir compte ni respecter les itinéraires singuliers qui forgent la conscience. Ce qui n'enlève rien à la nécessité des soins palliatifs ni au devoir de chacun (mais pas de l'Etat, car cela lui est impossible) de veiller au maintien de ce que chacun a de plus singulier, et que l'auteur appelle son âme.

Sylvaine de Lagrotte, Paris

Le dernier article de M. Salamolard m'a beaucoup déçu. Le respect, la dignité, la vie, la solidarité... Tout ça, ce sont des mots merveilleux. Mais l'incarnation exige davantage que des mots, aussi beaux soient-ils. Moi qui croyait que le Christ avait fait attention aux personnes singulières, dans leur peur, leurs traumatismes et leurs contradictions ! Le jeu de mots de M. Salamolard sur la dépendance n'en tient pas compte. D'autant plus qu'il tombe dans les travers des associations qu'il combat, passant allègrement de « l'aide au suicide » à « l'incitation », ce qui n'est pas la même chose. Certes les médecins ne doivent pas avoir le dernier mot. Ce n'est pas une raison pour se confier aveuglément à une société où l'idéologie bourrée de bonnes intentions (la sollicitude, l'attention aux personnes) fait violence à une mort affrontée, accueillie, qui ne fait pas de « la vie » en général, le critère dernier d'un geste que nul ne peut juger de l'extérieur.

Emmanuel Blondys, Genève

Je félicite toute l'équipe pour la qualité de votre revue et dont je lis avec plaisir certains articles qui mettent à la portée de M. et Mme Tout le monde, bien nombre de problèmes spirituels et sociaux de notre temps. L'article de M. Salamolard, Mourir dans la dignité, traite d'un sujet très actuel, traduisant bien la mentalité de notre époque, et m'a particulièrement interpellée car je navigue comme l'auteur à contre-courant. Je pense comme lui qu'il n'y a pas de déchéance face à la mort, que celle-ci, pas plus que l'agonie

qui souvent la précède, ne sont en aucun cas « indignes ». Comme il le dit : « Tout homme vit et meurt dans et avec la dignité humaine, aussi sûrement qu'il vit et meurt dans sa peau. » J'ajouterai que toutes les souffrances humaines (physiques et psychiques), ayant été rachetées par la Croix, ont le privilège, grâce à la Communion des saints, de rejaillir en grâces sur le prochain... et ceci à l'infini. Mais ceci est une question de foi. Il faut une dose exceptionnelle d'amour et d'humilité pour accepter de montrer sa dégradation et de dépendre des autres, de leurs attentions et de leurs soins. Cela demande autant de courage que d'abnégation. Le plus beau modèle que nous ayons eu en la matière ont été les dernières années du pontificat de Jean Paul II et le témoignage unique d'amour et d'humilité qu'il a offert, jusqu'au bout de son chemin. Faire de la dépendance non une humiliation mais une acceptation du don d'amour de l'autre, même en dehors de la foi, est très beau.

Par ailleurs, notre époque a lancé certaines phrases qui font mouche et qu'on répète comme des slogans « Droit à sa mort » « droit à sa maternité », etc. Or on n'a aucun droit à la maternité, c'est un cadeau. Par contre, on a certains devoirs envers ce cadeau. De même qu'on n'a aucun droit face à la mort, mais un devoir envers la vie qu'on a reçue.

Enfin, si cet article m'a autant parlé, c'est parce qu'il donne les raisons chrétiennes qui en font la force. Il m'aide et me fortifie dans mes convictions et choix personnels, que je trouve néanmoins très difficiles, voire héroïques, de maintenir, dans certaines circonstances. Je trouve humainement parlant très compréhensible de vouloir en certains cas attendre à sa propre vie en mettant un terme à son agonie ou à celles de personnes souffrant l'indicible. Si je refuse catégoriquement de faire ce choix, c'est uniquement par fidélité et par obéissance aveugle (mais choisie comme telle) à un des préceptes encore fondamentaux de notre foi.

L'Eglise peut encore évoluer et changer d'avis. Après tout, il y a encore quatre siècles on brûlait les sorcières et on excommuniait les comédiens en son nom ! Mais pour l'heure, il en est ainsi. Aussi, tout en étant d'accord avec l'auteur pour l'ensemble de son article, je me permets de ne pas le suivre dans sa conclusion. « Mourir dans la dignité, c'est vivre sa mort naturelle, aidé et aimé » : certainement, oui. « Tout le reste n'est que lâcheté, duperie ou illusion » : certainement, non. Je ne pense pas que l'on puisse se permettre de décréter ceci. Pour ceux qui n'ont pas la foi ou ne l'interprètent pas de la même façon, ce n'est certes pas ainsi qu'ils le vivent. Au contraire, cela peut être un acte requérant infiniment d'amour et de courage.

Monique Mandofia, Thônex

J'apprécie généralement les articles de choisir. Mais je ne peux qu'être dérouter par l'article de Michel Salamolard. On ne répond pas à l'angoisse des vieillards par des considérations théoriques ! Les valeurs universelles qu'il agite (la vie, la dignité) sont des mots vides tant qu'elles ne sont pas inscrites dans des situations particulières. Pour plagier Pascal qui savait que ce n'est pas la raison qui emporte l'adhésion mais les sentiments, je dirais que le corps - et pas simplement le cœur - a ses raisons que la raison ne connaît pas. En rester aux idées et aux valeurs générales, c'est du moralisme. C'est de la technocratie cléricale.

Jean Singall, Moutier

Merci de ces réactions ! Le but d'une prise de position, sur un tel sujet, n'est évidemment pas de clore le débat, mais de le nourrir. Objectif atteint, semble-t-il. Je vois une part de vérité dans toutes les opinions ici publiées, je l'intègre dans ma réflexion.

Pour des contacts directs, voici mon adresse e-mail : michel-salamolard@netplus.ch.

Michel Salamolard

Histoires de famille(s)

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

On connaît la pièce de Molière. Un faux dévot s'introduit dans une riche famille bourgeoise et y bouleverse l'ordre des choses. Orgon, le maître de maison, s'entiche de lui, tout comme sa propre mère, la douairière Dame Pernelle, parangon de morale, en noir comme il se doit. Aveuglé, Orgon va jusqu'à vouloir lui donner sa fille Marianne, pourtant promise à un fiancé, Valère. Damis, le frère de Marianne, le beau-frère Cléante, homme de bon sens, la servante Dorine et la femme d'Orgon, Elmire, n'ont de cesse de mettre à jour les manipulations de Tartuffe et son emprise sur le chef de famille.

La pièce, géniale et indéboulonnable, continue de séduire les metteurs en scène par son thème provocateur. Les plus grands s'y sont attachés, après Louis Jouvet, Antoine Vitez, Benno Besson, Jacques Lassalle, Ariane Mnouchkine, parmi d'autres. En Tartuffe, certains ont vu un Don Juan, un chef de secte, un islamiste même, ou l'ont comparé au Visiteur de *Théâtre*, niant ainsi la dimension métaphysique du film de Pasolini.

On est donc forcément dans le registre de la critique affûtée. A quoi va ressembler le personnage central, Tartuffe, le faux dévot, l'hypocrite, le manipulateur qui va ruiner une famille (avant le coup de théâtre final, de pure convention - signe d'allégeance au roi

Louis XIV) ? Comment le metteur en scène va-t-il se dépatouiller avec la célèbre scène de la table ? Comment cette famille, aux rôles hiérarchisés selon les valeurs du temps de Molière, et dont il moque les travers, sera-t-elle montrée aujourd'hui aux spectateurs ? Le choix sur scène ira-t-il vers une actualisation ou restera-t-il fidèle au classicisme de Molière ? Quid des alexandrins ?

Bref, il est difficile d'être frais et innocent devant cette pièce lorsque le rideau se lève. Et si on l'est, frais, comme la jeunesse, redoutable est alors le rôle du metteur en scène qui fait découvrir ce chef-d'œuvre, dont chacun connaît au moins une réplique (« Couvrez ce sein que je ne saurais voir »).

Le décor : une galerie de portes en mezzanine d'où descend un escalier, forçant les comédiens à des escalades répétées. On remue beaucoup, on crie, on fait des scènes. Comme si Tartuffe était une comédie à l'italienne ! Les portes symbolisent les intrigues, un procédé qu'on voit plus volontiers dans Musset ou Marivaux. Mais pourquoi pas.

La scène de la table commence à l'arrière-plan, dans une atmosphère de confessionnal où Tartuffe, onctueux et inquiétant à souhait, « emballe » Elmire, (« Pour être dévot je n'en suis pas moins homme »), dans la célèbre scène-piège

Tartuffe, de Molière

mise en scène Eric Lacascade, tournée en France, puis reprise à la Comédie (Genève) du 8-12 mai 2012. En mars 2012, un autre Tartuffe avec Claude Brasseur, à Morges, Vevey, Bâle.

**Savanna,
un paysage
possible,
d'Amit Drori**

Roxy (Bâle),
10-12 novembre

où Tartuffe sera démasqué. Ici Elmire est couchée sur le dos, cheveux dénoués, comme offerte en sacrifice. Les comédiens (Eric Lacascade qui joue Tartuffe, Jérôme Bidaux, David Botbol, Arnaud Chéron, Simon Gauthet, Christophe Grégoire, Stéphane Jais, Norah Krief, Daria Lippi, Millaray Lobos, Laure Werckmann) sont très maîtres de leur jeu, moins peut-être du timbre de leur voix, par moments désagréable. Mme Pernelle (qui endosse « le métier de prude, à cause de l'âge », selon le trait cinglant de Molière, et qui apparaît au début et à la fin de la pièce) joue sur un ton de tragédie qui tombe à côté. Dorine est gouailleuse, comme toujours les servantes chez Molière, mais avec un timbre manquant de nuances. Une vraie surprise, la comédienne qui incarne Marianne, poids plume et accent ibérique, parfois difficile à comprendre, est enchantée. Autre accent avec Elmire, pas toujours compréhensible non plus, et dont la personnalité est un peu fade.

*Tartuffe,
la scène de la table*



Les costumes, pareils pour tous, jupe foncée et corsage blanc ou pantalon foncé et blouse blanche, donnent une austérité contrastant avec le jeu. Car Molière doit être moins hystérique, surtout chez les hommes... En résumé, intéressant, mais pas le meilleur *Tartuffe*.

Savanna

Le metteur en scène Amit Drori, enseignant en art visuel à Jérusalem, monta un très bel *Orlando* d'après Virginia Woolf il y a quelques années : un théâtre d'images où la maison-palais où grandit Orlando était posée sur scène, comme une maison de poupée, avec toutes ses pièces illuminées dans la nuit. Magie du théâtre, qui redevient le théâtre de l'enfance. Avec *Savanna*, Amit Drori signe un travail plus modeste, qu'il intitule « projet », où les objets, paysages, animaux ont été créés et fabriqués par les artistes.

Un insecte vélocipède à cornes s'avance, éclairé par une lampe de poche, un petit éléphant-robot se meut lentement dans les ombres de la savane qui baignent les murs. Lenteur, rêverie, musique délicate et créatrice d'atmosphères. Les petits animaux automates articulés, à la fois constructions technologiques et sculptures très personnelles, sont manipulés avec une grande minutie et un sens du merveilleux.

Sur scène, une fille, trois garçons, artisans-constructeurs qui montent leurs objets sur place : oiseau, arbre stylisé... Un gros vers de terre cubique se déplace sur une branche, un papillon géant se pose, une tortue bouge son cou parcheminé, ses

grands yeux ouverts à la E.T. Une lune rousse contemple tout ça du firmament. Une féerie à quoi il ne manque que le récit, dans ce *work in progress*, bien qu'Amit Drori raconte sa mère pianiste et son piano de 1923, entièrement démonté par un facteur de piano (fou ?).

La trame de ce spectacle-performance ? Le passage de l'objet brut à ce qui lui donne vie. La volonté de transposer des émotions humaines dans des créatures entièrement artificielles. Spécialiste du théâtre visuel, le scénographe tente en effet de « percevoir la machine en tant que créature douée de sens ». Poétique et inachevé.

Hand Stories

Histoires de mains : devant le noir velours de la nuit théâtrale, deux mains nues se dressent vers les cintres, jeux de mains, essence de cet art millénaire. Puis le marionnettiste chinois, héritier d'une tradition de cinq générations, donne vie à ses poupées, vêtues de soie et de brocart.

Sur une sorte d'armoire carrée, à la fois scène et boîte aux accessoires, les marionnettes s'affrontent dans un combat d'arts martiaux, dans lequel le vainqueur est tout étonné d'avoir occis son adversaire. Les boucliers volent dans un bruit de ferraille, les figurines en satin rouge et en satin turquoise se prennent et se déprennent. Cris, ricanelements, soupirs. Ou alors c'est la scène de l'amoureux qui approche prudemment sa chaise avant de se prendre une gifle, jusqu'à ce que le marionnettiste chuchote à l'oreille de la marionnette comment il doit procéder pour user de son charme. Humour, beauté.

Sur un gros cube, trois statuettes figurant le grand-père, le père, le fils : la noblesse du grand-père, le père brisé par la dictature, le fils qui reprend le flambeau. Les statuettes s'effacent, tandis qu'une flamme vacillante les remplace, symbolisant la continuation et le passage de l'Histoire.

Ce spectacle profond, vu ici en reprise à Vidy Lausanne, est aussi l'hommage rendu par le dernier des Faï à ses ancêtres marionnettistes. Des extraits d'anciens films de famille en noir et blanc les amènent sur scène eux aussi, grâce à une création vidéo magnifique. On y voit aussi le fils, Yeung Faï enfant, « marionnettant » sur les genoux de son père.

Comme tous les artistes sous la dite Révolution culturelle maoïste, les Faï ont subi la répression et la prison. Un des cubes devient la cellule où croupit derrière les barreaux le père de Yeung, brandissant *Le Petit livre rouge* par auto-contrition. Sera-t-il sauvé par le dragon-marionnette, monstre aux écailles d'argent surgissant de la brume, manipulé debout par l'autre marionnettiste ?

On ne peut passer sous silence la musique, faite de sons connus et inconnus, de l'est asiatique aux îles pacifiques, ou même de musique western. C'est le musicien et inventeur d'instruments Colin Offord qui signe la bande-son environnant ce spectacle rare.

V. B.

théâtre

Hand Stories, de Yeung Faï

vidéo Yilan Yeh, Espace Malraux (Chambéry), 8-11 décembre ; Château Rouge (Annemasse), 24-25 janvier 2012

Vacance romaine

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, *Fribourg*

***Habemus papam*, de Nanni Moretti**

En 1986, Nanni Moretti, dans *La messe est finie*, interprétait Don Giulio, un jeune prêtre idéaliste, confronté aux difficultés d'une paroisse de la banlieue romaine. Vingt-cinq ans après, dans *Habemus papam*, il imagine la situation d'un pape élu, pris d'angoisse devant la responsabilité qui l'attend, n'osant ni accepter ni refuser, qui s'enfuit quelques jours dans l'anonymat de Rome. Ici Moretti joue le rôle d'un psychanalyste très compétent, appelé pour « traiter » le nouveau Pontife mais cette fois entièrement dépassé. Il est enfermé au Vatican avec les cardinaux réunis en conclave, évidemment suspendu mais non achevé.

De cette situation invraisemblable, Moretti a fait un film étonnant et inclassable. Là où on pouvait craindre - ou souhaiter pour certains - une caricature du type du *Caïman* (2006) directement dirigée contre Berlusconi, mais appliquée au Vatican, Moretti a choisi un ton en demi-teinte, plus proche de la compassion que de la dénonciation. Il n'y a pas de personnages antipathiques dans *Habemus papam*, seulement des gens avec des faiblesses, des incertitudes, des réflexes souvent maladroits, surtout dans la défense du secret qui ici s'applique à tous, de la foule qui attend le nom du nouveau pape, aux cardinaux auxquels on doit cacher que le pape a pris des vacances inopinées.

Au fond, ce qui dérange le plus, c'est qu'il n'y a pas de thèse dans le film. On pourrait s'attendre à ce que le pape ait des doutes sur la foi, ce dont le psychanalyste prend soin de s'assurer en premier. Il n'en est rien. Le cardinal Melville redoute-t-il l'inadéquation de l'Eglise catholique dans sa hiérarchie à répondre aux attentes de la société contemporaine ? Quelques bribes de discours, murmuré en soliloque puis prononcé, pourraient le donner à penser. Mais sur quels points ? A partir de quels constats ? Nous ne le saurons pas. D'ailleurs de l'élu traumatisé, nous ignorerons qui il est, d'où il vient, et même ce qu'il redoute.

Ce que nous ressentons, c'est qu'en perturbant un processus bien huilé, Melville a créé non seulement la vacance du pouvoir mais a vidé de leur sens la présence de chacun : les cardinaux jouent au volley-ball ; le porte-parole s'emmêle dans ses mensonges ; le psychanalyste ne peut plus se faire entendre ; et lui-même se promène en mangeant des glaces.

Le génie de ce film imparfait, c'est sans doute de l'être, et par là même de nous confronter au malaise indistinct d'un monde, dont l'Eglise est aussi partie prenante.

G.-Th. B.

Léon Tolstoï

La chair, la gloire et l'Évangile

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
écrivain, traducteur

« Or je vous le dis : quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère. » Les disciples lui disent : « Si telle est la condition de l'homme envers la femme, il n'est pas expédient de se marier. » Il leur dit : « Tous ne comprennent pas ce langage, mais ceux-là à qui c'est donné. Il y a en effet des eunuques qui sont nés ainsi du sein de leur mère, il y a des eunuques qui le sont devenus par l'action des hommes, et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des Cieux. Qui peut comprendre, qu'il comprenne » (Mt 19,9-12). « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. (...) Ainsi donc, quiconque parmi vous ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple » (Lc 14,26-33). (Et par là Jésus n'entend pas que les biens matériels.)

« Qui peut comprendre, qu'il comprenne. » Cette parole du Christ revient comme un leitmotiv à travers les Évangiles. Comprene qui pourra. Tolstoï ne les a pas tout de suite comprises, ces terribles paroles, mais elles n'ont cessé de le hanter tout au long de sa vie et de son œuvre, et, la vieillesse approchant, il en a eu la claire intelligence. C'est du moins ce que traduisent des livres aussi extraordinaires que *La Sonate à*

Kreutzer, La mort d'Ivan Ilitch ou encore *Maître et serviteur*.

Tolstoï, a dit un critique, c'est le Mont-Blanc de la littérature. Sa longue barbe blanche de vieillard et la tunique de moujik qu'il portait à la fin de sa vie pour se rapprocher du peuple (ou du moins pour s'en donner l'air) font naturellement venir à l'esprit cette image. On a pu dire aussi d'un roman comme *Guerre et Paix* que c'était Jane Austen plus la guerre. Mais c'est Jane Austen (c'est-à-dire les relations de famille), plus la guerre, plus l'Évangile. C'est-à-dire une confrontation de tous les jours avec les paroles terribles contenues dans ce livre et dont les écrivains comme Dostoïevski et Tolstoï ont su percer le sens, dans leurs œuvres d'abord et puis dans leurs personnes.

La chair

Alors la question se pose quand on s'appelle la comtesse Tolstoï : comment vivre avec le Mont-Blanc quand cette montagne cache un volcan de concupiscence et que cet homme lubrique à ses heures régulières sent naître en lui, au fil des ans, une âme d'apôtre, de prédicateur et de révolutionnaire ?

Sophie Tolstoï :

- *Ma vie*, 2 t., Paris, Syrtex 2010, 1072 p.
- *A qui la faute ? Réponse à Léon Tolstoï - La Sonate à Kreutzer*, Paris, Albin Michel 2010, 332 p.

Plus sage et moins tourmentée par le démon révolutionnaire de l'Évangile que son génial époux, tiraillé qu'il était entre l'appel de l'esprit et celui de la chair, la comtesse mena, comme on dit vulgairement, une vie de martyr. Souvent les femmes d'artistes connaissent (ou connaissent) un sort semblable. Je dis connaissais, parce que le divorce a délivré les femmes d'un tel joug. Et Tolstoï avait bien raison de dire - mais il est plus facile de prêcher les autres que de se réformer soi-même - qu'un homme qui sent naître en lui une vocation quelconque qui le mettra d'une façon ou d'une autre à l'écart du troupeau des hommes, doit rester célibataire et ne pas se lier à des femmes, à défaut de ne pas y toucher du tout. Seuls arrivent à se faire eunuques à cause du Royaume des cieux, comme il est dit dans l'Évangile, ceux à qui cela a été donné.

Léon Tolstoï et sa femme Sofia



La femme reste toujours la tentation majeure et la pierre d'achoppement de l'homme de génie (qui n'est pas encore devenu un homme régénéré par l'esprit). Il est d'ailleurs intéressant de constater que sur le chapitre des femmes, Tolstoï qui détestait tant Nietzsche (ce genre de haine est assez habituel entre génies) avait les mêmes idées que le philosophe de Sils-Maria.

Pendant longtemps Tolstoï ne parle pourtant point de se faire moine. Son Évangile n'est pas celui d'Hamlet. Il ne dit pas : « Femme va au couvent, et qu'entre toi et ma convoitise s'élève à jamais une clôture qui m'empêchera de te ravir. » L'Évangile a prévu le cas. A quoi servent les clôtures pour qui a déjà commis l'adultère dans son cœur ? Ce qui montre bien que la loi de l'Évangile est infiniment plus difficile à observer que celle de l'Ancien Testament, qui se contentait de dire de ne pas commettre l'adultère. Les vieillards pouvaient toujours lorgner Suzanne au bain. Jésus n'autorise plus de telles échappatoires.

La gloire

Tolstoï resta longtemps l'artiste épris de reconnaissance littéraire, l'aristocrate, l'officier de cavalerie ivre de gloire militaire, l'homme affamé de femmes qu'il était à vingt ans quand le soleil de l'histoire se levait sur une Russie toute blanche, débarrassée de l'ogre napoléonien. La gloire, ce ne sont pas les armes qui la lui donneront mais les lettres. La gloire, la chair, la femme, le vin, l'art, la littérature furent longtemps sa vie. Mais par en-dessous continuait de le ronger le ver de l'Évangile.

Et puis un jour, la grâce ayant fini son travail souterrain de sape, le comte Tolstoï put enfin s'alléger de tout ça, déposer son fardeau mondain, charnel et ter-

restre sur le bord de la route et vivre évangéliquement en pauvre, comme un moine, un moujik, comme le *Père Serge* de sa nouvelle, prince dans une vie antérieure. Il entend enfin la parole que Jésus adresse au jeune homme riche, qui pourtant était parfait non seulement selon le monde, mais même selon la loi, puisqu'il observait tous les commandements, sauf celui de quitter tout ce qu'il possédait pour le suivre.

Cette parole, Tolstoï attend près de quatre-vingt ans pour la comprendre. Mais comment l'entend-il ? Pas à moitié, mais entièrement. Tout ce qu'il a adoré, art, littérature, chasse, guerres, chevaux, charges de cavalerie, duels, voluptés, deviennent le diable. Dieu n'en veut pas. Il faut y renoncer.

Déjà avant lui Gogol, ce grand artiste, ce Gogol du manteau duquel était sortie toute la littérature russe, aux dires de Dostoïevski, avait entendu cet appel. Mais Gogol n'était pas un grand seigneur comme Tolstoï. Son confesseur l'avait mis en garde, lui disant que s'il ne brûlait pas ses livres, c'est lui qui brûlerait en enfer. Gogol, en homme sage et prudent, préféra le premier terme de l'alternative.

Tolstoï suivit la voie de Gogol et de l'Évangile. Il alla même plus loin si j'ose dire. Il fit un crochet par le socialisme et la révolution, chemin de traverse que ni le Christ ni les apôtres n'avaient indiqué. Trouvant que le Roi Lear n'était qu'un vieux paillard, un vieil ivrogne et un faiseur d'embarras, Tolstoï reprit la tradition des moines du désert, de Port Royal, de Jean-Jacques Rousseau, bref de tous ceux que le monde traite de fanatiques ou d'extrémistes.

Mais ce n'était pas encore assez. Il fallait s'alléger d'un ultime fardeau, celui qui vous colle à la peau le plus longtemps, le fardeau des bonnes œuvres, le fardeau des œuvres tout court, qui

est de croire que la justice de Dieu a la moindre ressemblance avec celle des hommes et que c'est à coup de bonnes œuvres qu'on gagne le ciel.

C'est dans cet espoir sans doute que Tolstoï avait cru un temps pouvoir devenir socialiste et révolutionnaire. Il avait commis le tort de séculariser et de laïciser l'Évangile, pensant pouvoir ainsi le répandre plus commodément et plus rapidement. Il avait oublié la parole de Jésus disant que ne peut comprendre que seul celui à qui cela a été donné. Il aurait dû s'attendre à ce qu'un soir que la famille était réunie au salon, un domestique lui apportât une lettre non signée, que l'on suppose avoir été écrite par Trotsky, disant en substance ceci : « Non, Léon Nikolaïevitch, rien ne sera changé par l'amour. Seuls des gens bien élevés et instruits comme vous peuvent le croire. La terre sera baignée de sang. On tuera les maîtres et leurs enfants afin d'en débarrasser le monde. Je regrette que vous ne soyez plus en vie à ce moment pour connaître votre erreur. »

En prêchant son évangile humanitaire, Tolstoï avait oublié que le Christ était venu apporter le feu et le fer, et que nous périssons de ces bons sentiments humains, trop humains, que le démon nous envoie, car le démon a lui aussi un évangile à annoncer.

L'Évangile

Mais c'est dans ses derniers livres comme *Maître et serviteur* et *La mort d'Ivan Ilytch* que Tolstoï revint de son erreur et que ses yeux se dessillèrent. Il vit alors la vie terrestre aux flambeaux de la mort et de l'éternité. Il vit toutes choses à *sub specie mortis et aternitatis* comme disent les Anciens. Il comprit que la justice de Dieu n'était pas celle

des hommes. Il comprit qu'il fallait renoncer à tous les idéaux purement moraux et sociaux dont les hommes ont fait leurs idoles, et qu'au jugement dernier ils seront condamnés comme péchés mortels parce qu'ayant été créés par l'homme, ils ont eu l'audace de prétendre à l'éternité. Il comprit que la vie sociale, la vie dans le monde, c'est le mensonge et que l'art ne sert qu'à le dorer. N'a-t-il pas lui-même exalté la vie de famille, la vie des gentilshommes campagnards dans *Guerre et Paix* et même dans *Anna Karénine* ? Et voilà qu'il se détourne de tout cela et qu'il le piétine.

Ceux qui le regardent, ceux qui l'écoutent croient avoir à faire à un fou. Un fou ou le diable en personne. N'en fut-il pas ainsi du Christ aux yeux et aux oreilles des pharisiens ? Tolstoï dénoue les liens qui l'attachent encore au monde et qui ne lui permettent pas de quitter le rivage. Est-ce cela le christianisme ? lui demandent ses proches.

L'amour du prochain ? lui crie sa femme. Mais lui sait bien que Jésus nous a commandé de quitter parents, femmes et enfants, pour le suivre dans notre patrie céleste, celle qui est de l'autre côté de la mort.

Il sait maintenant que le christianisme social, rationnel, raisonnable, qui fait bon ménage avec le monde, la science, l'art et la société, n'a rien à voir avec l'Évangile. Aux yeux des siens, Tolstoï est possédé par le diable. Mais Tolstoï leur répond que mourir n'est rien, que c'est notre existence ici-bas qui est stupide, que notre vie c'est la mort et que la mort nous introduira à la vraie vie. Voilà ce que dit Tolstoï à ceux qui l'entourent et voilà ce qu'ils ne comprennent pas, pas plus que ce que Jésus et saint Paul ont dit aux leurs il y a deux mille ans. Car il ne leur a pas été donné de comprendre.

Tolstoï a découvert que l'activité, fût-elle ordonnée au bien, qui a l'homme pour objet, l'activité la plus désintéressée, la plus vertueuse, vient du diable et n'a nulle valeur aux yeux de Dieu. Alors, mettant enfin ses actes en accord avec ses pensées, Léon Tolstoï meurt comme le héros de sa nouvelle *Maître et serviteur*, dans la steppe, au milieu des neiges et des tempêtes. Il abandonne tout par une nuit obscure, s'enfuit de sa maison, sans savoir où, ni pourquoi. Ses œuvres passées, sa gloire, tout lui fait horreur. C'est un fardeau, insupportable. Il arrache tous les signes extérieurs qui distinguent le sage, le maître et imposent le respect. Afin de pouvoir se présenter l'âme légère ou à tout le moins allégée devant le Juge suprême, il dut renoncer à tout son beau passé mondain et l'oublier.

G. J.

OFFREZ choisir... et choisir vous offre votre abonnement 2012 !

Vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité par vos abonnements, dons, encouragements et nous vous en remercions très chaleureusement.

Mais Noël approche !

Offrez choisir à 2 personnes de votre famille, cercle de connaissances ou/et amis et nous vous faisons cadeau de votre abonnement pour l'année 2012 !

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration *choisir*,
18, rue Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ ++41(0)22 827 46 76
ou administration@choisir.ch

Prêtres et célibat

Autrefois, lorsqu'un prêtre quittait le ministère, c'était dans un lourd silence, sous la réprobation soupçonneuse du village ou du secteur paroissial soudain orphelin de son curé ou de son vicaire. A quelques exceptions près, le temps a modifié le tableau en profondeur. Cette évolution doit une part de son succès à la prise de conscience, dans les paroisses et les communautés, que l'Eglise romaine se prive elle-même de l'expérience et de la sincérité des prêtres « partis ». Aujourd'hui, devant la rareté des vocations sacerdotales et face à l'opinion publique choquée par l'attitude figée des catholiques concernant l'obligation du célibat des prêtres, le débat peut s'ouvrir plus sereinement.

Prêtres, et après ?, publié en tandem par Michel Salamolard, prêtre et écrivain, et Maxime Morand, en ministère de 1981 à 1986, aujourd'hui marié et père de deux adolescents, arrive à point nommé, cinquante ans après l'ouverture du concile Vatican II, à l'heure où l'Eglise traverse une période de doutes et d'interrogations graves sur sa présence au monde actuel.

Ces pages se gardent néanmoins de tomber dans le dénigrement ou le découragement. Au contraire. Les témoignages d'une vingtaine de prêtres encore en ministère et de prêtres mariés, ainsi que de leurs épouses constituent la moelle épinière d'un ouvrage plutôt serein et dépourvu d'esprit batailleur. Le dossier est complété par un exposé très éclairant sur la pratique des Eglises orientales, qui admettent depuis toujours des hommes mariés à l'ordination sacerdotale.

Les contributions de cet ouvrage adoptent un ton grave mais non polémique. Un prêtre renonce rarement de gaieté de cœur à son ministère. Ces hommes s'étaient engagés avec joie dans la pastorale et les activités ecclésiales. Certains y songeaient depuis leur tendre enfance. Ils durent un jour renoncer à leur promesse d'ordination et prendre une lourde décision : quitter le sacerdoce. Ou bien, comme l'écrit l'un d'entre eux, non sans une touche d'ironie, appartenir « au grand nombre de prêtres qui ont été exclus du clergé pour cause de mariage » ! La lecture de leurs témoignages donne la sincère impression d'une paix retrouvée, y compris au sein de l'Eglise.

Reste un problème grave. Le sacerdoce n'est pas une coutume anachronique. Il est consubstantiel à la vie de l'Eglise et au service eucharistique. Le célibat, lui, est conjoncturel et n'a jamais été une règle universelle. *Prêtres, et après ?* interroge l'avenir de nos paroisses et de l'eucharistie. Laisserons-nous dépérir la vitalité de nos communautés ? Michel Salamolard pose la question en termes non voilés : « Dieu ne nous indique-t-il pas assez clairement ce qu'il souhaite pour son Eglise, à savoir aussi - certes pas seulement - des pasteurs mariés ? » Ce livre plaide pour la clairvoyance. Il amorce un débat incontournable et urgent.

Albert Longchamp s.j.

**Michel Salamolard,
Maxime Morand,**
*Prêtres, et après ?
L'avenir des paroisses
et de l'eucharistie,
St-Maurice, Saint-
Augustin 2011, 300 p.*

Réinventer l'Eglise

Henry Mottu,
Recommencer l'Eglise.
Ecclésiologie réformée
et philosophie poli-
tique, Genève,
 Labor et Fides 2011,
 180 p.

Pour quiconque habite à Genève, l'œcuménisme n'est pas à construire mais à vivre. C'est une réalité quotidienne qui s'impose autant par l'histoire, par la politique que par la sociologie. Ce n'est pas un hasard si, dans les années '70 déjà, poussés par le souffle de Vatican II, des théologiens protestants et catholiques cherchèrent à s'unir dans une réflexion commune. Ce furent successivement l'Atelier œcuménique de théologie (AOT), pour la formation, les célébrations eucharistiques avec invitation réciproque, pour le témoignage sacramentel, Chrétiens pour l'an 2000, pour la fête, etc.

Restaient des points de divergence, dont l'un qui semblait insurmontable puisque lié à la structure même des Eglises : leur relation avec l'Etat. N'a-t-on pas des décennies durant parlé de l'Eglise *nationale* évangélique de tel ou tel canton, alors que les catholiques affirment, jusque dans leur confession de foi, que « catholique » signifie universel ! Il y avait aussi la question de la reconnaissance des ministères de chaque Eglise par les autres, liée à celle du fondement ecclésiologique de sa propre confession. Il n'était pas facile pour un pasteur de changer de canton, alors qu'un prêtre pouvait officier dans le monde entier. Il suffisait qu'il en fasse la demande à l'évêque du lieu.

C'est précisément là que les difficultés pratiques commencèrent. A qui adresser la demande de reconnaissance de l'AOT ? Et lorsque le gouvernement d'un de nos cantons souhaitait obtenir l'avis des Eglises officielles de son territoire, quelle démarche lui fallait-il entrepren-

dre ? Côté protestant, une demande pour que la question soit débattue en synode ou consistoire, le résultat inscrit dans les *Mémoires* et transmis par écrit à l'autorité demanderesse ; côté catholique, un coup de fil passé à l'évêché. Combien de nos amis pasteurs se sont-ils énervés de cette lenteur administrative, alors que de mon côté je trouvais le procédé fort peu démocratique. Henry Mottu a traversé toutes ces années en tant que pasteur, théologien, professeur de théologie, puis paroissien à la retraite. Profondément engagé dès les premières heures dans l'œcuménisme pratique, il livre dans ce petit opuscule ravigotant les fruits d'années d'interrogations : peut-on associer des réalités aussi antagonistes que l'autorité dans l'Eglise, l'universalité du message évangélique et l'inspiration personnelle de chacun par l'Esprit ? le manque d'autorité au sein des Eglises protestantes n'a-t-il pas de sérieuses incidences sur leur rôle social et politique ? Et d'en appeler à une autorité créatrice, seule capable d'encourager une théologie engagée et citoyenne, apte à se positionner face aux crises identitaires et morales de notre temps. L'auteur propose une philosophie politique, inspirée de la pensée de Hannah Arendt, qui permet de saisir les rapports conflictuels entre les notions de pouvoir et d'autorité, entre l'individu et le collectif. Il nous offre, ce faisant, le portrait d'un vrai « réformateur » du XXI^e s., cherchant à réinventer son Eglise.

Jean-Bernard Livio s.j.

Au service de l'unité

Cet ouvrage est le fruit des longs entretiens que Daniel Deckers, journaliste allemand, a eus avec le cardinal Kasper. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une interview. Daniel Deckers retrace à la troisième personne la vie et les engagements de Walter Kasper, et celui-ci réagit aux propos du journaliste en nuancant, en précisant ou même en renchérissant et en parlant alors à la première personne.

Le cardinal Kasper nous invite à découvrir de l'intérieur son ministère, tout d'abord paroissial, dans la région de Stuttgart, puis celui de professeur à la chaire de dogmatique à l'Université de Münster où il lia des contacts étroits avec Hans Küng, Joseph Ratzinger et Karl Rahner, avant d'être nommé à Tübingen. Il suivit de très près, et non sans souffrance, l'affaire Hans Küng, professeur comme lui à Tübingen avant d'être révoqué.

Les années conciliaires font partie des plus importantes de sa vie. Walter Kasper confie que la perception de l'Eglise comme communion était pour lui l'idée fondamentale du concile Vatican II.

Nommé évêque de Rottenburg-Stuttgart en 1989, on le suit dans ses nombreux déplacements pour visiter les missions de son évêché. Il fut particulièrement ému par la misère au Soudan et à São Paulo et put ainsi comparer ses expériences de la pastorale allemande avec celles des nombreux pays découverts.

Il déplorait que dans son pays on passe beaucoup trop de temps en commissions, colloques ou conférences. « Jésus, disait-il, n'a pas dit "Rassemblez-vous" mais "allez". » Il participa aussi, en 1982, aux délibérations portant sur un des documents œcuméniques les plus importants : *Baptême - Eucharistie - Ministère*.

Au printemps 1999, le pape Jean Paul II fit appeler Walter Kasper pour le nommer secrétaire du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens. Il en deviendra président trois ans plus tard et sera nommé cardinal. A soixante-six ans, courageusement, il dut donc quitter pays, famille, amis et aussi sa belle installation dans la maison épiscopale en bordure de Rottenburg, pour se retrouver dans une simple chambre de la Villa Mater Dei à Rome. Là, il travailla inlassablement au renforcement de l'unité entre chrétiens et au dialogue interreligieux.

Son bonheur, dit-il, en relisant les grandes étapes de sa vie, a été « d'avoir la conscience d'avoir participé avec mes pauvres moyens à la construction et à l'élaboration de l'Eglise à venir et de contribuer à la réalisation du testament que Jésus nous a laissé le dernier soir avant de souffrir et de mourir : que nous soyons tous unis ».

Monique Desthieux

Cardinal Walter Kasper, Daniel Deckers, *Où bat le cœur de la foi. Une vie au service de l'unité*, Bruxelles, Lessius 2011, 310 p.

■ Religions

Daryush Shayegan,
Henry Corbin, penseur de l'islam
 Paris, Albin Michel, 2011, 428 p.

L'auteur, iranien, présente la quête jamais interrompue de son maître, le philosophe Henry Corbin, épris de mystique. Ce penseur inquiet et soucieux de connaître les grands mouvements qui secouaient la première partie du XX^e siècle fut rompu aux disciplines philosophiques occidentales, comme celles du médiéviste Etienne Gilson, qui lui apprit à interpréter le texte latin, d'Emile Bréhier, qui l'ouvrit à la philosophie plotinienne, ou encore de la pensée allemande, avec le rôle décisif que jouèrent Heidegger et Rudolf Otto, pour les théories du sacré, sans omettre Karl Barth et son renouveau de la philosophie protestante.

En 1944, Henry Corbin reçut un ordre de mission pour la Perse. La découverte de l'Iran fut une révélation. L'auteur vécut là une expérience unique en faisant une étude comparative des textes des différentes religions, lisant tour à tour les traductions des Evangiles, la version persane des Upanishads, les Sutras du bouddhisme et le Tao Te Ching.

Il fut particulièrement fasciné par la pensée iranienne de Sohrawardī, mystique persan du XII^e siècle qui voyait la connaissance orientale comme une illumination : à la suite de la lumière reçue, l'âme, peu à peu, se soustrait au règne de la matière et à l'emprise de la mort. A la suite de Sohrawardī, Corbin envisagea l'existence d'un univers intermédiaire entre le monde terrestre et le divin, qu'il désigna par un terme propre à lui : « le monde de l'imaginal ». Monde où ont lieu les visions des prophètes, des mystiques et les événements de l'âme, événements aussi réels que ceux du monde sensible. C'est dans « le monde de l'imaginal » que se situe l'ange médiateur entre l'homme et le divin, le guide intérieur pour le prophète et l'Imân, qui est l'ange Gabriel.

Henry Corbin a le grand mérite d'avoir voulu élaborer une *Anthologie des philosophes iraniens depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours*, œuvre inachevée, interrompue par sa mort en 1978. Si son intérêt pour la mystique persane fut si grand, c'est parce qu'il reprochait à l'Occident de réduire la réalité à la seule dimension des faits empiriques,

provoquant ainsi la rationalisation de l'esprit et l'exil de l'être. Il reprochait notamment à Heidegger de ne pas se soucier de notre sort dans l'au-delà.

Ouvrage dépaysant qui emmène dans ce monde oriental si riche en symboles, mais de lecture peu aisée.

Monique Desthieux

Christian W. Troll
Que répondre aux musulmans ?

Namur, Fidélité 2011, 192 p.

Baucoup de chrétiens sont confrontés aux questions des musulmans et à celles que l'islam comme tel pose à la foi chrétienne. L'ouvrage de Christian Troll est le fruit de rencontres organisées entre 1999 et 2002 à l'Académie catholique de Berlin, par un cercle de chrétiens catholiques et protestants. Artisan du dialogue islamo-chrétien, l'auteur, jésuite allemand, a vécu et enseigné au Liban, au Pakistan et en Turquie. Il traite les principales questions théologiques qui surgissent entre chrétiens et musulmans et qui concernent les Ecritures, la divinité de Jésus et l'incarnation, la croix, le péché et la rédemption, la prophétie de Mahomet, la Trinité, l'Eglise, l'eucharistie, la prière, l'articulation du spirituel et du temporel...

Un même plan structure les chapitres : les questions des musulmans et leur point de vue, la vision et les réponses chrétiennes. L'exposé est sobre, souvent nuancé, très bien informé. Il renvoie à des passages précis des Ecritures bibliques et du Coran et aux deux traditions. Il mentionne les antagonismes (par exemple sur la liberté religieuse) mais ouvre au dialogue.

Paru d'abord en allemand, ce livre devrait servir au travail de groupes mixtes. Il est enrichi d'une courte bibliographie, mais un glossaire des termes peu connus de la tradition musulmane fait malheureusement défaut. Le titre *Que répondre aux musulmans ?* n'est pas très heureux, car avant de répondre, il s'agit d'écouter et de commencer le dialogue là où nous en sommes, comme des pèlerins qui n'ont pas d'avance toutes les réponses. Cependant, par ses formulations raisonnées, ce livre aidera aussi les chrétiens mal-croyants.

Joseph Hug

■ Pastorale

Michel Dubost***C'est là que je te rencontrerai****Propos sur les sacrements*

Paris, Desclée de Brouwer 2011, 326 p.

« Voici un livre à propos des sacrements. Ce n'est pas un livre d'explications, mais d'admiration, de joie. » Ces premiers mots de l'ouvrage résumant parfaitement l'objectif de l'évêque d'Evry, qui donne d'emblée le ton en disant : « Tout sacrement est l'accueil d'une parole qui donne vie. » Les chapitres sont aérés de judicieuses et nombreuses citations de l'Écriture et se terminent par une série de questions posées au lecteur, ce qui rend ce livre utile à toute personne ou groupe de catéchèse voulant approfondir l'approche des différents sacrements.

Soulignons aussi les références à l'art, comme la signification du baptême à travers la description du baptistère de la cathédrale de Florence ou celle de l'eucharistie à travers la basilique Saint-Jean-de-Latran. La liturgie est sans cesse présente avec le judicieux rappel de l'attitude des fidèles, en hommes et femmes libres, debout durant la prière eucharistique.

Une légère précision est à apporter concernant l'Évangile de Luc, qui ne se termine pas par Jésus bénissant le monde (Lc 24, 51) mais par « Ils [les Onze] étaient sans cesse dans le temple à bénir Dieu » (Lc 24, 53). Le livre prend fin avec une magnifique conclusion au titre révélateur : *Le sacrement du frère*.

Dominique Mougeotte

■ Politique

Sous la direction de

Roland Hureaux et Michel Robatel***Après l'Europe de Bruxelles****Une France libre dans une communauté d'États souverains*

Paris, François-Xavier de Guibert 2011, 224 p.

Bien que tenu en Sorbonne l'an passé, le colloque repris ici n'a rien d'universitaire. Il a tout d'une profession de foi politique. Les Suisses eurosceptiques y trouveront un en-

couragement. Chefs d'entreprises, philosophes, économistes épinglent d'une façon très concrète les dysfonctionnements de l'Union européenne, ses gaspillages éhontés et surtout son incapacité à respecter les traditions et les cultures nationales. Sont visés non seulement la Commission et ses organes bruxellois, mais également les juges du Conseil de l'Europe, les instances de coordination de la recherche et de la technologie, la politique agricole commune soumise au diktat américain, la politique monétaire qui fait violence à la moitié des populations européennes.

Cette critique unilatérale prépare la voie à une proposition « gaullienne » de l'Europe des États où chacun d'eux demeurerait souverain. Forts du refus des électeurs français, le 29 mai 2005, d'entériner le projet de Constitution européenne, indignés par l'acceptation deux ans plus tard, par les élus français, du traité de Lisbonne, qui ne diffère guère dans son fond de la constitution précédemment rejetée, les acteurs sociaux rassemblés ici esquissent, dans les dernières pages du livre, un *Projet de traité instituant une Communauté des États européens*. La tradition des gaullistes de gauche est encore bien vivace.

Etienne Perrot

Sous la direction de

la Fondation Charles de Gaulle***Charles de Gaulle, chrétien,******homme d'État***

Paris, Cerf 2011, 434 p.

Nombreux sont les auteurs qui ont participé au colloque de 2009 de la Fondation Charles de Gaulle, qui fut une tentative de parvenir à une synthèse des différents aspects de l'appartenance du Général à l'Église et à la tradition catholiques.

Une première partie rend compte de la formation catholique (religieuse, intellectuelle et morale) du jeune Charles, du lien qui dans son esprit s'établit entre la foi catholique et l'histoire de France, de l'influence qu'ont exercée sur lui trois écrivains catholiques (Bernanos, Mauriac et surtout Charles Péguy). Puis de l'officier catholique, toujours discret sur la foi qui inspire ses états de service.

Les trois autres parties traitent d'aspects particuliers de l'activité politique du Général : les catholiques français déchirés entre loyauté à Vichy et dissidence ; de Gaulle et le Saint-Siège durant les onze ans de son « règne » ; de Gaulle et les enjeux scolaires ; de Gaulle et les protestants, le judaïsme et l'islam.

Se démarquent de ces propos plus circonstanciels des questions de fond qui se résument en celle-ci : quelle était la philosophie politique du Général ? Question difficile, que circonscrit un propos simple : cet homme d'Etat chrétien n'est pas inféodé à une idéologie chrétienne ; il n'est pas un adepte de la démocratie chrétienne ; il n'est pas plus un socialiste chrétien qu'il ne fut d'Action française. De Gaulle s'inscrit totalement dans la France chrétienne que son histoire a dimensionnée en un Etat, la République, dont la substance est un Peuple, et non des millions d'individus tiraillés entre partis et courants divers. D'où le Rassemblement du peuple français et le refus d'en faire un parti politique...

Voilà qui dit mal cette sorte de mystère que représente une Nation incarnée dans un homme inspiré.

Philibert Secretan

Marc Luyckx Ghisi

Surgissement d'un nouveau monde

Valeurs, vision, économie, politique, tout change

Monaco, Editions Alphée/Jean-Paul Bertrand 2010, 414 p.

Le nouveau monde, c'est le monde « transmoderne » qui succède au monde « postmoderne » qui lui-même succédait au monde « moderne » qui a suivi le monde « prémoderne » où l'auteur range pêle-mêle le monde rural, qui lui-même a pris la suite du monde agropastoral, qui lui-même est sorti du monde des chasseurs-cueilleurs de la lointaine préhistoire.

La caractéristique de ce monde nouveau est qu'il est fondé sur la connaissance, non pas celle que chacun peut assimiler en son particulier, mais la connaissance fruit de l'interconnexion entre les personnes et les cultures. Ce nouveau monde diffère radicalement de tous ceux qui l'ont précédé, en ce sens qu'il n'est plus hiérarchique et patriarcal, qu'il abandonne le cléricalisme

des experts qui a pris la suite du cléricalisme religieux d'antan, et qu'il est tourné vers un monde spirituel où la vérité n'appartient à personne.

Si l'on oublie l'idéalisme du propos - qui ignore les médiations sociales et politiques, tout comme les contradictions de la vie en société -, demeure une intuition vraiment intéressante : la place centrale de l'être humain dans l'évolution tant des valeurs que de la culture.

Pour convaincre, l'auteur devrait abandonner sa vision mystique qui, comme toute mystique, ignore l'Histoire. Il faut accepter que le risque grandit avec la connaissance et que l'être humain est un être inachevé, « adulte », c'est-à-dire tourné *ad ultra*, vers ce qui le dépasse.

Etienne Perrot

Jean-François Petit

Comment croire encore en la politique ?

Petite défense de l'engagement

Montrouge, Bayard 2011, 124 p.

Dans un univers éclaté où l'on cherche des voies pour se construire et améliorer la société, ces quelques pages, en plaçant l'humain au centre, offrent des perspectives positives. Jean-François Petit, auteur d'une douzaine d'ouvrages, connaît bien les courants de la pensée philosophique et l'esprit religieux actuel, d'où l'intérêt de ce livre qui puise aux sources d'une certaine sagesse. Deux thèmes fondent un socle solide : la fidélité et l'engagement. « Au temps des certitudes provisoires, la fidélité semble tout bonnement à réinventer. » Elle est à « vivre au quotidien... sans enlèvement dans l'instant présent, sans nostalgie du passé, ni fuite en avant permanente ». L'auteur développe aussi le rôle de la promesse et s'étend sur la place de l'engagement, notamment politique.

Pas facile. En effet, « nous ne sortirons pas de la crise politique sans une transformation profonde de sa pratique ». Et d'esquisser l'avenir en soulignant la force des jeunes pour espérer un univers plus humain : « Une conviction a finalement parcouru ce livre : les jeunes peuvent avoir des idées très pertinentes, y compris sur des sujets complexes, pourvu qu'ils soient correctement informés... le politique peut servir à délier

les enchaînés et à redresser les accablés, à condition qu'il ne soit pas confisqué par une élite. »

Accepter des responsabilités en politique implique un engagement personnel. Ces diverses réflexions indiquent un chemin en vue de promouvoir le bien commun.

Willy Vogelsanger

Société

Olivier Schnegg

Maman est entourée, et nous aussi

La place des proches dans la maison de retraite

Lausanne, Réalités sociales 2010, 134 p.

Olivier Schnegg est actuellement directeur de la maison de retraite Les Charmettes, à Neuchâtel. Il a dirigé pendant seize ans un autre home à Saint-Légier, puis a enseigné à la Haute école de la Santé - La Source, à Lausanne.

En 2030, près de 30 % d'entre nous seront âgés de 60 ans et plus. Chacun d'entre nous, qu'il soit professionnel ou non, est ou sera confronté à l'accompagnement de personnes âgées dans un établissement médico-social (EMS). Cette nouvelle étape de vie est très angoissante, que ce soit pour les futurs résidents de maison de retraite ou pour leurs proches.

Ce livre est le fruit d'une longue expérience et d'un travail de recherche sur l'accueil et le rôle à donner aux familles. Toutes les étapes sont abordées : le choix et l'entrée en établissement, la vie puis la fin de vie, enfin la mort et le deuil. L'auteur présente les trois acteurs : le résident, ses proches et l'institution (direction et personnel). « Ce n'est que dans la dynamique de cette collaboration à trois, entre le personnel, le résident et les proches, qu'un accompagnement de qualité est possible. »

Des mots, des idées que l'on n'attendait pas apparaissent, comme *groupe de paroles pour les familles, autonomie, projet de vie*. Olivier Schnegg propose en effet une démarche novatrice : la mise en place d'un « groupe des familles » au sein des maisons de retraite qui offre des espaces de parole et de partage. Pour lui, il ne suffit pas de dire aux familles : « Venez nous voir s'il y a un problème. » Il faut les intégrer à part en-

tière dans le processus d'accompagnement. L'expérience montre que cela est très utile non seulement pour elles et pour le résident, mais aussi pour le personnel et l'institution.

Le livre est émaillé de témoignages de familles, ce qui en rend la lecture plus facile et renforce ce qui y est dit. On en ressort apaisé et impressionné par ces propositions faites de savoirs et de questionnements, au travers desquelles le désir d'accueil, d'écoute et de tendresse apparaît fortement. C'est un excellent livre, dense mais destiné à tous. A ne pas manquer.

Odile Tardieu

Littérature

Jérôme Meizoz

Lettres au pendu et autres écrits de la boîte noire

Sierre, Monographic 2011, 170 p.

L'auteur, écrivain et professeur, avoue être peu disposé au roman et rétif aux signes convenus de la poésie. Ce qu'il aime, le genre où il s'ébat, c'est la prose courte, concentrant en quelques traits de fortes émotions. Ce livre en est l'illustration.

Composé de 21 textes, il nous tient dans sa toile... et suscite, ici un léger agacement (*Carnets de lectures 1995-1996*), là une surprise (*Le désarroi*) et là encore une belle émotion (*A l'heure dite*). Il commence avec une série de lettres intimes envoyées à un ami, dix ans après sa mort violente. Puis les textes papillonnent de souvenirs en confidences, d'éloges prononcés lors d'un vernissage et j'en passe. A relever toutefois que la majorité d'entre eux ont déjà été publiés, qui dans un quotidien, qui dans un journal médical ou encore sur Internet.

Connaissant bien le « pays » qui est le sien et qui est le mien, je me régale souvent de ses appréciations et critiques. Peut-être en ferez-vous autant.

Marie-Luce Dayer

Les marrons de la colère

C'était il y a bien longtemps, à une époque où les jeux électroniques n'existaient pas encore, si bien que les enfants devaient trouver d'autres moyens de distraction selon la saison. Il y avait le temps des billes dans le préau et celui de la marelle sur le trottoir; le temps du ballon prisonnier au milieu de la rue des Pécheries - où ne circulait qu'une voiture tous les cent ans - et bien sûr le temps des marrons.

Ah, les marrons ! Tous les automnes, les gosses de Genève partaient les ramasser ou même les « déguiller » à coups de bâton, ce qui constituait une très excitante et délicieuse activité, non pas que les marrons fussent bons à manger (en tant que fruits du marronnier d'Inde, ils n'étaient pas comestibles, du moins pour les humains) mais parce qu'ils représentaient une sorte de trésor que nous étions sensés aller vendre à une société de boucherie pour servir de nourriture aux cochons. En théorie. Car dans la réalité, les « crâlées » de marrons que nous récoltions chaque automne restaient pendant des mois stockées dans

de grands sacs sur le balcon, jusqu'à ce qu'ils deviennent tout secs et fripés et que maman les jette à la poubelle, au printemps. Mais cette triste fin ne nous affectait guère, étant donné que le printemps est la saison des billes et non plus des marrons.

Or donc, c'était l'automne, j'avais cinq ans et je rentrais chez moi, très fière de ma chasse aux marrons. J'en avais ramassé un cornet tout plein. Et soudain, dans l'escalier, j'ai rencontré Déa et Reynald (je mets leur vrai nom pour que la honte enfin les accable - s'ils sont encore vivants). Des grands. Des plus forts que moi. Ils m'ont volé mes marrons. Et en plus, tandis que Reynald s'enfuyait avec mon cornet, Déa me retenait par les poignets en ricanant. J'ai vu rouge. Une énorme colère m'a envahie, un immense sentiment d'injustice. Je lui ai littéralement sauté à la figure et je l'ai mordue. Elle est partie en hurlant et en se tenant la joue où était imprimée la trace de mes dents. J'avais conscience d'avoir mal agi, mais j'étais néanmoins intimement satisfaite. Justice avait été rendue !

Je vous passe la suite de l'histoire. Disons seulement que ça a chauffé pour mon matricule, non seulement à la maison, où maman m'a administré une super fessée, mais aussi à l'école où j'ai eu droit, de la part des enseignants, à un bâillon sur la bouche pour m'empêcher de mordre « comme un petit chien ». Autre injustice. Autre colère. Impossible à exprimer ni à faire valoir, nulle part.

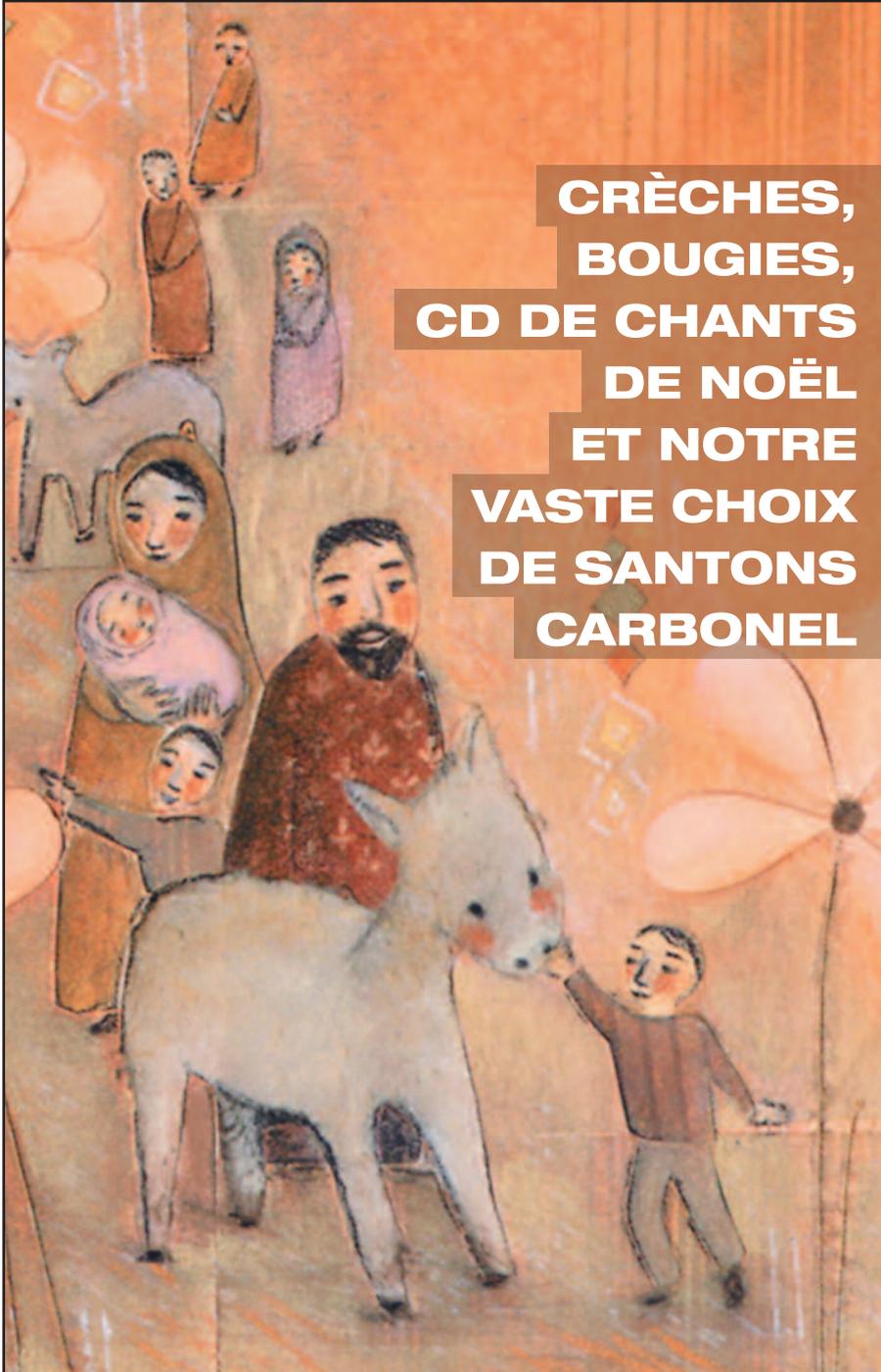
Résultat : je n'ai jamais décoléré. Toute injustice me fait bouillir. Les Etats-Unis opposent leur veto à la création d'un Etat palestinien ? Je bous. La Chine et la Russie refusent de condamner les exactions du boucher syrien ? Je bous. Les primes maladie vont encore augmenter ? Je bous. Bref, je n'arrête pas de bouillir, ce qui est très mauvais pour le cœur et très désespérant pour l'âme, vu que le but de la vie humaine n'est pas l'ébullition mais l'éblouissement, surtout en cette saison où la nature fait son grand défilé de mode automnal, avec des arbres en manteau jaune pétant et des ciels gris ardoise très tendance.

Voilà pourquoi la vague d'indignation qui surgit aux quatre coins de la planète, y compris dans notre timide Helvétie, me ravit absolument. Alléluia ! Enfin la colère déborde. De Madrid à Bruxelles, en passant par Paris, Londres, New-York, Zurich, partout des « indignés » victimes de la crise se mobilisent grâce aux réseaux sociaux. Partout des gens se lèvent, tous milieux et origines confondus, pour crier leur ras-le-bol devant les injustices de notre société, déranger quelque peu les riches et les puissants, les empêcher de roupiller sur leurs tas de millions, et donner à l'automne un petit goût de printemps.

Gladys Théodoloz



JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal



**CRÈCHES,
BOUGIES,
CD DE CHANTS
DE NOËL
ET NOTRE
VASTE CHOIX
DE SANTONS
CARBONEL**

EXPOSITION
VENTE

Pérolles 38
1705 Fribourg
026 426 42 11
librairie@st-paul.ch

librairie
saint-paul

